

**Ateliers animés par l'Association Lettrans**  
Anne Baby et Brigitte Bossavy

## **TEXTES DES PARTICIPANTS (sélection)**

réunis par Anne Baby, Brigitte Bossavy et Olivia Sanchez

ISBN : 979-10-93187-18-1

Dépôt légal : septembre 2016

**Samedi 26 septembre 2015**

**La Maison de Chateaubriand : une maison d'écrivain**

## PORTRAIT CHINOIS DE LA MAISON

---

● **Si la Maison de Chateaubriand était un SENTIMENT, elle serait l'AMOUR**

La place des femmes dans sa vie m'a semblé forte, importante, tant par sa mère, sa sœur, que par ses amours romantiques.

De plus je venais de voir ce salon bleu, ce lit de repos de Mme Récamier (pose langoureuse) et j'étais dans un état d'esprit porté à l'amour entre un homme et une femme.

Mystère du mariage, de la naissance, secrets de famille, non-dits, incestes ; tout cela fourmille et se presse en moi, comme un torrent, un orage d'été ; tous ces mystères m'emportent, comme un cheval fougueux, vers des rivages de nuages, des lieux d'incertitudes, où l'identité de l'un va se perdre dans celle de l'autre.

Qui suis-je ? D'où est-ce que je viens ?

Part d'hérédité, d'inné... d'acquis.

Part de destin... de choix.

Où est ma liberté ?

L'amour est-il synonyme d'esclavage, de renoncement, de prison ?

Comme si l'amour entre un homme et une femme n'était qu'imparfait, destiné à nous rappeler notre condition de mortel, de pécheur (péché originel, Atala).

Pour moi l'amour humain se transcende dans l'amour maternel. Ou le dépassement de soi qui se trouverait dans l'amour divin.

Dieu nous retrouve ici.

Image du grand Bey, à Saint-Malo, avec sa croix dans ma tête.

*Martine*

● **Si la Maison de Chateaubriand était un ANIMAL, elle serait une TIGRESSE**

On arrive à l'ancienne maison du jardinier par une route escarpée. Ici, les arbres et la végétation sont rois. Livrée à cette nature sauvage, une féline pourrait s'y tapir aisément. Sous les frondaisons d'automne, la tigresse y serait dans sa faune natale. Seul le clignement de ses yeux émergeant des ramures criblerait le silence. La tigresse s'est blottie au creux de la vallée. Et telle une chasserresse guette sa proie, l'écrivain y est venu chercher la source inépuisable de son inspiration.

*Anna*

## UN OBJET choisi dans le musée

### UN SENTIMENT, tiré au sort sur un papier

---

#### ● Le buste d'Elisa Bacciochi (dans le Salon bleu)

##### Le sentiment : l'**envie**

Ce buste « Elisa » représente une femme que j'imagine envieuse, orgueilleuse et fort peu charitable. Elle malmène ses employés, ses dames de compagnie et n'est guère tendre avec les animaux, chevaux ou chiens par exemple.

Toute sa vie, elle court, elle court après le temps, les possessions, les modes, peut-être même les honneurs.

Elle cherche la puissance, elle cherche le pouvoir, elle veut tout dominer, tout maîtriser, être la plus, la plus, la plus... la plus belle, la plus riche, la plus forte... de nos jours, celle qui a le plus d'amis sur Facebook !

Elle envie la beauté, elle envie la jeunesse : course éperdue vers les médicaments, les chirurgiens esthétiques, le paraître.

Avoir le plus beau corps : un coach pour le sport, un kiné pour la récupération, un solarium, un sauna, une piscine, un, un, un...

Posséder.

Vouloir posséder l'autre.

S'apercevoir un jour qu'on s'est perdu soi-même.

Et ne connaître alors qu'un sentiment : « Je suis INSATISFAITE ».

*Martine*

#### ● Deux consoles de marbre supportant des statues de bronze brandissant des candélabres à cinq branches (dans le Salon bleu)

##### Le sentiment : l'**orgueil**

Tout ici lui paraissait trop étroit, trop exigü. Elle voulait des girandoles de marbre supportant des torchères enflammées. Elle avait dû se contenter de deux coquettes statues de bronze tenant à bout de bras les branches de cinq menus candélabres. Son orgueil en avait pris un coup. Ces torchères étaient à peine dignes d'éclairer un modeste vestibule. Pourtant il faudrait bien s'en contenter pour irradier la fameuse soirée. Et lui, que dirait-il ? Lui d'ordinaire si exigeant ! Saurait-il se contenter de ces modestes lumignons ? Il n'y avait plus qu'à espérer qu'on les confine dans l'appentis.

*Anna*

## MONOLOGUE INTÉRIEUR DE LA MAISON selon trois dates : acquisition (1807) ; vente par adjudication (1818) ; aujourd'hui (26 septembre 2015)

---

Je résonne aujourd'hui de voix d'enfants, au rythme d'un goûter d'anniversaire. Je me plais à regarder plutôt cet essaim d'écrivains rassemblés en ma bibliothèque qui travaillent à peaufiner leur prose.

J'en ai tant vu écrire ici !

Monsieur de Chateaubriand par exemple, à partir de 1807, qui se retirait en sa tour Velléda, pour écrire *Les Martyrs* ou *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Il se plaisait à correspondre, à recevoir, et je vivais au rythme du grand homme : dîners, musique, débats... Mes murs bruissaient, pensaient, comptaient. Eh oui, ce siècle comptait avec moi !

Hélas, trois fois hélas, toute cette belle époque s'acheva, 11 ans plus tard, par ma vente en adjudication.

Alors, autres temps, autres mœurs.  
Tous s'en vont, je « demeure ».

*Martine*

On me demande de rédiger mon autobiographie depuis qu'un certain écrivain, du nom de Chateaubriand, s'est piqué de m'acquérir voilà deux siècles, en 1807.

Lorsque je l'ai vu arriver avec son épouse, dans une carriole qui s'embourbait à chaque tour de roue, je ne donnais, je l'avoue, pas cher de mon avenir. En quelles mains étais-je tombée ? Au fil des ans, j'ai été agréablement surprise. Mon nouveau maître s'est appliqué à tirer le meilleur de moi-même. Il m'a agrandie et embellie sans me dénaturer, en m'offrant même une certaine majesté. Le jardin qui m'entourait est devenu un parc – en partie grâce aux dons d'arbres toujours verts en provenance des pépinières de Méréville. Et mon maître s'est découvert une vocation de jardinier, allant même jusqu'à qualifier ses arbres de la seule progéniture qu'il aurait jamais. J'ai été le théâtre de nombreuses visites féminines, toutes plus délicieuses les unes que les autres. Dans la tour Velléda ont été conçus les plus grands chefs-d'œuvre de fiction de mon maître écrivain.

Hélas, ces temps bénis ont eu une fin, et je me suis vue contrainte une nouvelle fois de changer de propriétaire. À Chateaubriand a succédé un certain Mathieu de Montmorency. Je n'ai pas eu à m'en plaindre. Il lui manquait seulement le génie...

Aujourd'hui, après mon acquisition par le Département, je peux dormir sur mes deux oreilles. Mon sort est scellé pour un bon moment. Je suis restaurée, entretenue. De nombreux visiteurs viennent m'admirer.

Mais qui me restituera le génie ?

*Marie-Claude*

Depuis l'avènement de l'Empire, je me croyais revenue au temps béni de la douceur de vivre que la Révolution nous avait ravie. Mon nouveau propriétaire avait entièrement reboisé mon parc et décoré mes murs avec goût. C'était un original. Il passait des heures à louer la gloire de la cime de mes grands arbres. Il arpentait sans cesse les sentiers pour vérifier que tout poussait harmonieusement. Mais je l'aimais bien. Dommage, il n'est pas resté longtemps. Pas assez pour admirer le résultat de ses aménagements. Ce fut un déchirement que notre séparation. Je ne l'ai jamais revu et je crois qu'il ne s'en est jamais remis. Et puis on m'a bradé. À peine un dixième de ma valeur. Ce n'est guère étonnant d'ailleurs. En un siècle où la France cherche encore son régime et le franc ne cesse de se dévaluer, comment estimer la valeur exacte de mes charmes ? Depuis je suis passée dans de nombreuses mains. Mais maintenant j'ai acquis le titre de domaine public. C'est le Département qui me possède. J'ai un statut admirable. Les gouvernements autour de moi se succèdent mais je n'ai plus rien à craindre. Pour moi rien ne peut plus changer. C'est paraît-il l'apanage des vieilles dames comme moi de paraître sans âge et souveraine dans l'immortalité...

*Anna*

**LOGO RALLYE. Nous commençons tous le récit par la même phrase, nous écrivons « au kilomètre » ; on lit le dernier mot écrit à l'appel de son prénom et chacun case alors ce mot dans son texte, et ainsi de suite...**

---

**Cet après-midi-là, j'arrivais à la maison de Chateaubriand** ; le soleil brillait, dans une réminiscence d'été. Pourtant l'automne était là, dans la fraîcheur persistante, dans les ombres allongées. Des enfants **jaillissaient** derrière les arbres, courant à qui mieux mieux, pleins de fougue. Le parc s'animaient au gré des visiteurs ; **j'allais** à pas lents, suivant mon chemin, marchant vers la chapelle, levant les yeux vers la cime des arbres et me prenant à rêver aux horizons lointains. Voyages, mer...

Mon esprit, que rien ne venait **contraindre**, s'envolait aussitôt vers l'Orient imaginé. Une douce chaleur m'envahissait peu à peu. Des odeurs capiteuses me montaient aux **narines**. La tête me tournait...

Bateaux entrant au port, cris des oiseaux à pleins **poumons**, je naviguais ailleurs, **respirant** les lointains arômes exotiques.

Tout cela me paraissait si vrai, si fort, et mon **costume** de femme sensée, raisonnable, organisée, m'avait quittée. En quelle **époque** étais-je arrivée ? En quelle contrée orientale, inconnue de moi, **appréciée** de François-René ?

Tout ici était dépaysement, joie, ce **lieu** me portant au rêve et au voyage.

Ah ! M. de Chateaubriand, emmenez-moi encore au gré de vos histoires, dans telle **soirée** politique, dans telle après-midi musicale...

Mais voilà la **rechute**, mais voilà l'aujourd'hui... Mon téléphone a sonné dans ma poche. Les enfants m'attendent. Il faut rentrer ; ils vont **dévor**er, une fois encore, le dîner que j'aurai préparé. Ah, la vie, la cuisine, le ménage. Comme tout cela me tire, comme tout cela me pèse.

Mais aujourd'hui, **éclairée** par ma balade et ma rêverie, tout me paraît moins lourd !  
Merci, alors, à l'écrivain, au romantique, au jardinier pour ce petit espace de liberté.

*Martine*

**Cet après-midi-là, j'arrivais à la Maison de Chateaubriand** pour y déposer un manuscrit. Ma mère m'accompagnait. Je me louerai plus tard de l'avoir emmenée, car l'année suivante, elle ne serait plus de ce monde. Comme elle a **apprécié** la maison, l'harmonie qui en **jaillissait** à chaque détour de sentier. En un instant, elle a intégré toute la magie du lieu. Je m'en serais voulu toute ma vie si je ne lui avais pas fait connaître ce lieu où j'**allais** si souvent travailler, cette bibliothèque où je pouvais consulter à loisir les œuvres du grand maître. Désormais je me **contrains** à penser qu'elle y revient de temps à autre de là où elle se trouve. C'est pour moi d'un grand réconfort. Toutes **narines** dilatées, je hume l'air du parc. Et je sens mes **poumons** se dilater de bonheur. Comme un fait exprès, il fait souvent beau lors de mes visites. Et c'est en **respirant** l'odeur des camélias que je m'imagine, en **costume d'époque**, marchant le long des catalpas à la rencontre du grand écrivain si apprécié des femmes de son temps. Le maître des **lieux** se penche vers moi et me sourit. Il m'indique que la **soirée** va être fraîche et que je ferais bien de me munir d'un châle, sous peine de **rechute** de cette vilaine grippe qui m'a récemment clouée au lit. Rentrés dans la demeure, nous **dévorons** un en-cas préparé par la maîtresse de maison. D'innombrables bougies **éclairent** les pièces si joliment meublées. Un chat ronronne au coin de la cheminée.

*Marie-Claude*

**Cet après-midi-là, j'arrivais à la Maison de Chateaubriand.** En réalité, je m'étais égarée. Ou plutôt, mon GPS était devenu fou... Moi je voulais aller au Parc de Sceaux. Mais avais-je mal sélectionné ma direction ? Et aussitôt avait **jailli** la maison de Chateaubriand sur l'écran. Me voilà donc errant dans le grand parc boisé, découvrant çà et là des bribes de phrases célèbres. J'étais **allée** loin, trop loin... Il ne me restait plus qu'à **contraindre** ma raison et passer outre. Pourtant, je dois avouer que c'est une belle maison. Je ne serais certainement jamais venue ici si des fragrances délicates ne n'avaient pas chatouillé les **narines**. Et je fus fascinée par ce lieu pittoresque. **Respirant** à pleins **poumons** ses essences nouvelles. M'enivrant des parfums, engloutissant les mots, je me jetais en avant. Pour plaire, on met parfois les **costumes** des autres. Et parfois on n'y réussit pas. Vient alors l'**époque** incertaine des clairs-obscur. Celle où tout lieu commun n'est qu'un détour de soi-même. On peut donc admirer sans réserve cet olympe si **apprécié** de tous et ainsi mieux comprendre son histoire. **Lieu** magique s'il en fut ! Aucune autre journée ne ressembla à celle-là alors que je me perdais dans ce parc. J'en étais presque malade. Une **rechute** sans espoir de guérison. Un trouble qui me **dévorait** jusqu'au plus profond de mon être. Passion **éclairée**, fusion intense, rien ici n'allait m'être épargné. Et rien ne me résisterait non plus. C'était une promenade sans fin, un voyage incandescent...

*Anna*

**Samedi 10 octobre 2015**

**Quel Moyen Âge pour Chateaubriand ?**

**SINOPLÉ**, subst. masc.

*HÉRALD.* Émail vert dont l'écu est chargé, représenté en gravure par des hachures ou des traits diagonaux partant du chef de l'écu, de dextre à senestre. (*Trésor de la langue française*)

**Écrire un texte intégrant le mot « sinople »**

---

Aujourd'hui je me sens **sinople** et si près de la nature. Blottie dans ce grand parc environné d'arbres séculaires, la maison de Chateaubriand est propice à l'éveil de mes sens. Ici, la verdure a tout envahi et porte avec ferveur le blason héraldique de celui qui fut un grand auteur, du temps où vivre comme un seigneur était plus qu'un art, mais la signature de toute une noblesse.

Je me sens donc pleinement heureuse d'être ici aujourd'hui dans ce décor qui rappelle à mon âme l'émeraude sertie dans l'anneau d'or des ancêtres de Chateaubriand.

*Anna*

**Écrire un texte commençant par « causailer »**

---

**Causailer** ici n'est faire de rien.

Dans la muraille ouvrant trouée  
Ai pris le fort à grand renfort  
De patricotages et d'hommes armés.

Jamais paltoquet ne fut si blèche  
Que pendant l'hiver où il fut damné  
Tant de poussades et de repoussades  
De bredi-breda  
Que même l'écho se fit entendre en billevesées.

Ainsi sont à ma mémoire les remembrances du temps passé  
À **causailer**, **causailer** sans cesse, le temps fut à jamais happé.

*Anna*

**Chevalier : Thibaut de la Chataigneraie**

**Dame : Ermangarde**

**Page : Jean**

**Cheval : Conrad**

Novembre 1192.

Le retour de la troisième croisade menée par Bernard de Clairvaux avait ramené Thibaut de la Chataigneraie au domaine familial. Son père, seigneur et comte de la Chataigneraie, l'attendait de pied ferme. Des bruits étaient parvenus jusqu'à lui quant à la conduite notoire de son fils. Ne lui avait-on pas rapporté que sous le prétexte d'anciennes blessures, son fils avait refusé de soutenir la charge aux portes de Jérusalem ? Par sa faute, des pèlerins par milliers avaient trouvé la mort sans que Thibaut ne daigne quitter sa couche où il s'évertuait à gémir sa souffrance.

Ah, combien de veuves et combien d'orphelins devaient le maudire en cet instant !

Armé et initié comme il l'était, Thibaut aurait pu tuer trois antéchrists d'un seul et même coup de lame. Mais le lâche avait succombé devant une trop lourde charge. Et la honte retombait aujourd'hui sur le blason des *de la Chataigneraie*. Dame Ermangarde pleurait toutes les larmes de son corps. Son fils avait failli à son devoir.

Le conseil de sages avait donc été convoqué. Il y avait là tous les notables du pays. Et tous réunis autour du grand sénéchal, ils avaient déclaré le fils banni de l'ordre des chevaliers. Des hommes armés lui avaient confisqué son glaive et sa lance. Les fleurs de lys avaient été arrachées à son heaume, son cheval, Conrad, désempanaché et son page renvoyé.

– « Thibaut de la Chataigneraie, nous te bannissons de l'ordre. Tu n'es plus digne de porter les éperons d'or des chevaliers. Et ton nom ne sera plus jamais prononcé parmi nous. Plût à Dieu qu'il t'accorde miséricorde ! »

*Anna*

## Clovis, roi des Francs, tenant une TABLETTE...

---

Oyez ! Oyez ! Gentes dames et gentils damoiseaux !

Moi, Clovis, roi des Francs, je peux enfin m'adresser à mon peuple et aux autres royaumes. Ma web documentation est enfin sur la toile ! Je suis désormais connecté avec vous à tout instant ! Mon lignage et ma descendance sont enfin accessibles. J'ai même une page Facebook avec des photos de famille. Mon épouse se tient à votre disposition sur twitter pour recueillir vos approbations et encourir vos reproches.

Sur la dernière vidéo en ligne, on peut voir le dernier conseil des sages. Nos décisions sont inaliénables, mais vous pouvez venir tchatter sur le forum. Nous tiendrons compte de votre avis.

Sur la carte interactive, vous trouverez le dernier découpage des terres du royaume de France.

Désormais la taille et la gabelle sont payables en ligne. Pour ceux qui n'auraient pas de sauf-conduit, des *pass* sont désormais téléchargeables à partir du compte adhérent.

Une grande exposition se tiendra à partir du 6 octobre de l'an de grâce 2015. Pour réserver vos places dès maintenant, vous pouvez accéder à la billetterie en ligne.

Les broignes, hauberts, armures, heaumes, gorgerins, écus, éperons et glaives sont désormais en vente sur notre boutique en ligne.

Nos services ont détecté chez nos ennemis, les huns et les germains, des androïdes conçus à l'identique. Soyez vigilants ! Laissez vos pare-feu ouverts !

En ces temps si troublés, moi, Clovis, roi des Francs, je te fais serment, peuple béni, que par la voie de cette tablette, toujours informé tu seras.

*Anna*

### Composer un texte utilisant les mots « gothique », « bachelette », « remembrance », « paltoquet », « manant », « clampin », « merci », « navrance »

---

Sous la clé de voûte

Combien tant avons-nous bâti de cathédrales,  
Maintes chapelles et si vastes basiliques,  
À bras sculpté de pierres en églises **gothiques**,  
Représé baptistères, réparé d'abbatiales ?

Combien de chantiers pour Messer l'Abbé,  
Pour petits moines, courant la **bachelette**,  
Piteuse curetaille, souventes fois en goguette,  
Pour pieux évêques et leurs saints Macchabées ?

Abondante prêtraille, odieux **paltoquets**,  
Opulents et possédant de quoi commanditer  
Ces temples au Veau d'Or, que pourtant ne méritez,  
Où l'on vous entend prier, tels vils perroquets.

Seul l'ermite en son trou, chrétien parfois **clampin**  
Jamais ne nous a traités comme **manants**,  
Car au Bon Dieu, dans son discours permanent,  
Est libre et franc, et parfois turlupin.

Des commanditaires que vous fûtes, j'ai pauvre **navrance**,  
Quand des bâtisses que nous fîmes, j'ai belle **remembrance**.  
Pour apprentis, compagnons et maîtres, l'aristocratie  
De nous autres, francs-maçons, je demande **mercy**.

*Gilles Davary*

Il est une **remembrance**  
Qui laisse mon cœur en **navrance**.  
Celle bénie où **batchelettes** gracieuses  
Aux tours **gothiques** jetaient surcot  
Et jusqu'au matin, radieuses  
Sans **merci** défiaient les dévots.

Jamais **paltoquet**, jamais **manant**,  
Ne fut si comblé amant,  
Qu'au temps de cet été **clampin**...

*Anna*

**Samedi 14 novembre 2015**

**Enfances**

### Raconter un souvenir d'ENFANCE lié à la PEUR

---

J'avais 12 ans.

La guerre avait pris fin... La défaite allemande totale... Prises au piège, les troupes si fières et qui, quelques mois auparavant, semblaient invulnérables, prirent le chemin des camps de prisonniers en longs cortèges de vaincus hébétés, brisés...

Hélas la guerre se poursuivra encore trois ans en Europe, mais à notre âge, le temps de l'enfance, de l'insouciance, chassait de nos têtes les heures d'angoisse, les bombardements, les rafles...

Pour nous, issus de familles modestes, les plages de Tunis, accessibles par un petit train en 15 à 20 minutes, offraient des échappées de liberté précieuses.

À 12 km de Tunis, il nous déposait à La Marsa, et, de là, à pieds sous un soleil de plomb, nous arrivions à Gammarth, aujourd'hui station balnéaire hérissée de grands hôtels prétentieux et banals...

À l'époque ça n'était qu'une suite de dunes de sable fin, et les décors naturels du film *Lawrence d'Arabie* pourraient en donner une idée.

Des militaires anglais y avaient confectionné un ponton à l'aide d'une grande planche et de deux tonneaux vides.

Ils nous permettaient de l'utiliser, de même qu'un baraquement qui nous servait de vestiaire.

Les journées s'écoulaient, lentes, chaudes, en partie dans cette Méditerranée inoubliable, transparente, fraîche, si propre...

Forts de notre jeunesse nous nagions des heures entières, nous gravissions les dunes de sable brûlant, les dévalions à grandes vitesse. Des hannetons nous escortaient.

Le bonheur.

Et un jour... une détonation... une mine... notre ami Lucien au sol... nous ahuris...

Notre enfance ce jour-là s'achève...

Ces dernières lignes sont, heureusement fictionnelles. Seule la composition en atelier d'écriture où l'imagination a sa place, selon moi, m'a permis, ou encouragé à les écrire (car ils se rapportaient à un vrai fait divers qui m'a marqué et que je n'ai jamais oublié... Une mine avait tué cinq enfants imprudents et leurs funérailles, les cinq corbillards tendus de blanc sont toujours présents dans mes souvenirs d'enfance).

N'est-ce pas cela la littérature ?

En fait donc, Lucien s'est joint à nous, et notre petite troupe a repris le chemin de la gare... Les lèvres salées, la peau brûlée, la bonne fatigue de l'enfance... et un souvenir pour la vie.

*Max*

**Samedi 16 janvier 2016**

**Chateaubriand, héros et héroïnes**

**Répondre à la question « QU'EST-CE-QUE... ? » (sans avoir la question)**

**Idem avec la question « À QUOI SERT... ? »**

---

– *Qu'est-ce que... ?*

– C'est dans les plis du passé que se cachent les secrets les plus enfouis.

– *À quoi sert... ?*

– Ça sert toujours d'avoir un petit rossignol sur soi.

*Anna*

– *Qu'est-ce que... ?*

– C'est le temps qui passe et qui file à toute allure, trop vite, trop vite...

– *À quoi sert... ?*

– Ça sert à traire les vaches ou à ramasser les œufs des poules ou à tondre les moutons. Voilà !

*[l'héroïsme]*

*Martine*

**TROIS MOTS TIRÉS AU SORT : un héros (feuille bleue), une héroïne (feuille rose), un lieu de rencontre**

**ÉCRIRE UNE HISTOIRE QUI RACONTE LEUR RENCONTRE...**

---

● **Feuille bleue (héros) : Zorro ; feuille rose (héroïne) : Joséphine de Beauharnais ; lieu de rencontre : une salle de spectacle**

Une foule se pressait depuis le début de l'après-midi dans la nouvelle salle de spectacle que la ville inaugurait ce jour-là. On allait donner la première de : « Un amour pour un empire ». Le personnage

principal était Joséphine de Beauharnais, devenue l'épouse du premier consul, et qui, à la veille de son sacre, s'interrogeait sur le devenir du régime impérial. Après la chute de l'ancien régime, était-il raisonnable de fonder une monarchie ?

Elle disait, alanguie sur une bergère du grand salon de la Malmaison : « Mon ami, vos ambitions pourraient bien vous perdre un jour et entraîner la France dans de nouvelles guerres inutiles et sanglantes !

– Vous déraisonnez comme toujours, pestait Bonaparte.

– Comprenez donc que la France n'a en rien besoin de vos conquêtes. Elle est lasse de ses hésitations, de ses rafles sanguinaires qui ont défiguré le pays sous le hideux prétexte de lui faire un sang neuf ! »

Bonaparte tournait en rond dans le salon, raclant de ses bottes vernies le grand tapis à ramages persan.

– « La France a besoin d'un héros et je suis ce héros !

– Si je comprends bien, mon ami, vous vous prenez pour un Zorro ! Une sorte de vengeur masqué qui prend aux riches pour distribuer aux pauvres ! »

Joséphine adorait le railler ainsi. Lui en était blême de rage.

– « Eh bien, voyez cela comme vous voudrez, mais la France m'aime et me veut ! »

Elle se leva, avec cette grâce créole qui le désarmait toujours et lui tourna les talons.

– « La France certes, mais les Français, qu'en faites-vous ? Vous savez bien mon ami qu'il n'y a rien de plus éphémère que la gloire. Adulé aujourd'hui, mais oublié demain. »

Bonaparte, dans un adroit jeu de scène, lui tourna le dos.

– « Et moi je vous dis que je suis le héros de la Révolution qui m'a fait ce que je suis... »

Joséphine devant tant de narcissisme fit semblant de capituler et le toisa mollement.

– « Eh bien moi, je vous laisse avec votre Zorro de pacotille qui croit courir vers l'aventure au grand galop. Votre nom vous le signez comme lui de la pointe de votre sabre d'un "N" qui, s'il était couché, voudrait dire Zorro ! »

*Anna*

● **Feuille bleue (héros) : mon père ; feuille rose (héroïne) : Scarlett O'hara ; lieu de rencontre : dans le métro**

Mon père a rencontré Scarlett O'hara dans le métro.

Rassurez-vous, elle ne se promenait pas ainsi à Paris, mais s'affichait dans les stations en dix mètres sur six. Avec sa robe à crinoline, devant une plantation du Sud des États-Unis, elle fut soudain le choc de sa vie, pour mon père. Là, tout à coup, il eut un coup de foudre pour un pays, une époque, une héroïne.

Voilà comment mon père a tout quitté un jour : sa famille, son travail, son pays. Il partit sur les rives du Mississippi, bleu, à la recherche des esclaves, noirs, des planteurs de coton, blancs, des armées sudistes en déroute avec leurs uniformes gris dans une ville en flammes rouges.

Un jour, mon père reviendra, nimbé de gloire, chargé d'honneurs, riches de récits d'aventure.

Il reviendra vers nous, ses enfants. Il parlera avec un délicieux accent chantant. Il m'offrira un poney, comme Scarlett à sa fille.

Un jour, sans doute, il choisira de venir finir sa vie à nos côtés ; il sera là, assis dans un large fauteuil en cuir, paisible, heureux. Il découvrira ses petits-enfants et les enchantera de ses anecdotes.

Mon héros, mon père, a conquis l'Amérique. Là-bas, il est célèbre. Là-bas, il vit.  
Mon héros, mon père, ne m'a pas oubliée. Ni mon frère, ni ma sœur. Ni ma mère.  
Il ne s'est pas perdu dans son rêve d'Amérique, il n'a pas pu tout oublier...

Alors, chaque matin, dans ce métro parisien qui m'emmène au travail, chaque matin, je regarde ces affiches de films ; chaque matin, je me perds dans l'une d'elles.

Et j'espère ainsi le retrouver.  
Te retrouver, car tu me manques, Papa.

*Martine*

● **Feuille bleue (héros) : Jean Valjean ; feuille rose (héroïne) : Zazie ; lieu de rencontre : une aire d'autoroute**

C'est un beau roman, c'est une belle histoire, elle arrivait de Paris en stop, elle était partie tôt le matin. Un premier camion l'avait déposée au sud de Rungis puis une dame qui conduisait lentement et parlait tout le temps, l'avait laissée sur cette aire d'autoroute où elle se tenait avec son sac à ses pieds et une pancarte en carton où elle avait écrit en gros « Montélimar », non pas que ce fût sa destination mais elle trouvait cela joli, rapport au nougat.

Elle vit soudain un de ces 4/4, SUV comme on dit dans les séries à la télé, avec des vitres teintées, s'arrêter dans un crissement de pneus de l'autre côté de la bande de roulement de la bretelle de sortie où elle attendait. Une silhouette massive s'extirpa par la portière avant droit et se déplia en tirant sur ses membres. L'homme portait une barbe naissante et avait enfoncé sur sa chevelure épaisse, un de ces bonnets qui n'aurait pas déparé une panoplie de vieux loup de mer.

Instinctivement Zazie se tourna vers lui et scruta ce visage buriné aux yeux délavés qui semblaient regarder à travers elle. Au bout de quelques secondes, conscient de l'intérêt qu'il suscitait chez cette toute jeune fille à l'air un peu déluré, Jean lui sourit et s'avança vers elle.

Zazie rougit un peu, elle d'habitude si prompte à s'exprimer et pas toujours dans un langage châtié. L'homme arriva à sa hauteur et lui tendit une main large et réconfortante :

– « Bonjour je m'appelle Jean et moi aussi je descends vers le midi, on pourrait faire un bout de route ensemble si vous voulez ?

– Moi c'est Zazie, oui je veux bien.

– Zazie, c'est joli comme nom... »

Intimidés l'un par l'autre et par le sentiment étrange qui les envahissait, ils ne dirent rien pendant de longues minutes. Le trafic n'était pas très dense et peu de voitures passaient devant eux. Certains conducteurs tournaient ostensiblement leur regard ailleurs, d'autres leur faisaient un petit signe comme pour dire, désolé.

Le vent était frais, Zazie avec son pull bariolé et ses mitaines jaunes commençait à avoir froid. Jean le remarqua et retira son caban pour en couvrir les épaules de la jeune fille. Elle le remercia bien timidement, visiblement gênée par une sollicitude dont elle n'avait pas l'habitude.

Enfin un semi-remorque qui reprenait sa route leur proposa de les emmener jusqu'à Avignon. Ils s'installèrent au chaud dans la cabine et continuèrent leur voyage là-bas vers le midi.

La suite ne dit pas comment ils occupèrent les quelques jours passés ensemble mais ce fut un beau roman, une belle histoire...

Puis Jean descendit plus loin dans le midi et Zazie décida de rentrer à Paris où bien sûr elle prit le métro, merde alors ! Quant à Jean il se sentit un peu misérable pendant quelques temps encore...

*Nicole*

## À partir d'un personnage de Chateaubriand, IMAGINER LA LETTRE QUE POURRAIT ÉCRIRE CE PERSONNAGE À SON AUTEUR pour le féliciter ou pour se plaindre

---

● **Personnage choisi : Velléda**, fille d'un druide et elle-même druidesse qui avait été livrée à Caius Rutilius Gallicus, puis conduite à Rome, pour avoir soutenu en 69-71 les révoltes des Bataves (peuple germanique qui habitait la Hollande méridionale actuelle) contre l'empereur romain Titus Flavius Vespasien.

Prisonnière puis libérée, Velléda tomba follement amoureuse d'Eudore, mais le chrétien refusa de rencontrer la druidesse. Éprise de ce dernier, qui se refuse à la rencontrer, « elle resta longtemps appuyée contre un arbre à regarder la forteresse » (*Les Martyrs*). De dépit, elle finit par se trancher la gorge.

### Lettre de Velléda à Chateaubriand

Monsieur de Chateaubriand... pas si brillant que ça...

J'espère que ma missive vous trouvera en état de délabrement. C'est dire combien je ne vous souhaite pas que du bien.

Si mes propos vous choquent, je vais ici m'en expliquer. Il est parfaitement inadmissible que vous m'ayez reléguée, moi Velléda, grande prêtresse de Rome, au rôle insignifiant de la fille d'un druide. Jamais moi et les miens n'avions subi pareille humiliation. Mon père n'était pas druide, ne vous en déplaise, Monsieur de Chateaubriand, mais grand commandeur des armées romaines. Vous auriez pu, avec quelque tact, trouver un autre nom que le mien pour porter cette charge.

Quant à envisager que je fus un jour livrée à Caius Rutilius Gallicus, je vous renvoie à vos humanités et à vos manuels. Jamais aucun d'entre nous n'a capitulé devant une toge écarlate. Et puis les Bataves ont toujours été nos alliés. Jamais nous n'aurions soutenu une révolte contre eux. Je crains, Monsieur de Chateaubriand, que vos ambitions littéraires à mettre en scène des martyrs ne vous aient conduit à prendre de trop grandes libertés avec l'Histoire.

Je n'ai jamais été amoureuse d'Eudore et il ne me serait jamais venu à l'esprit de me trancher la gorge. Les femmes de mon rang et de ma descendance ont le sens de l'honneur et du devoir si haut que toucher à elle-même devient un sacrilège.

Je ne sais dans quel bréviaire vous avez pris vos sources, mais il me semble que vous ne connaissez pas plus l'Histoire que la psychologie des femmes.

Velléda

Une femme qui ne vous porte pas dans son cœur

Anna

● **Personnage choisi : le Père Aubry**

**Lettre du Père Aubry à Chateaubriand**

Bonjour René,

Je m'adresse à toi, aujourd'hui, pour te parler de ma mission. Je m'essaye à convertir les Indiens, à leur parler de la bonté du Seigneur, de l'amour du prochain, à prêcher la paix, la tolérance.

Et regarde l'exemple que tu leur donnes : Atala qui s'empoisonne, qui se suicide, alors qu'un amour sincère, et un sacrement de mariage, pouvaient l'unir à Chactas. Quel projet ! Quel espoir ?

Tu me sembles semer la tristesse, la peine, le désespoir par tes héros.

Au lieu de vanter la sérénité, la sagesse, la paix, apportées par une saine vie chrétienne, tu parles cruauté, martyre, mort.

Alors je t'en prie, René, au nom de tous les prêtres de tes récits, emplis de douceur ton prochain roman, de héros utiles et satisfaits ; ôte les tentations et les châtements ; quitte l'Ancien Testament et le Dieu vengeur !

J'aimerais que tu parles Pardon, Miséricorde, Rachat, Renaissance...

Peut-être la félicité n'est-elle pas de ce monde, mais d'un Ailleurs.

Mais il faut espérer, mon Ami, laisser les tristes rives des orages et voguer avec confiance vers une mer de tranquillité.

C'est ce que je te souhaite, mon cher René.

*Martine*

● **Personnage choisi : le Père Souël**

**Lettre du Père Souël à Chateaubriand**

Monsieur,

Dans votre dernier roman *René*, vous me faites le témoin d'une étrange histoire que mes vœux à Notre Seigneur ne me permettent pas d'entendre sans réagir. Certes l'histoire de votre personnage, René, n'est pas sans émouvoir l'homme que je suis ni sans déclencher une vague de compassion eu égard aux tourments de sa pauvre âme et aux moments de douleur qu'il traverse. Mais il n'en demeure pas moins que l'ecclésiastique que je suis aussi, attaché à la pureté des liens qui unissent les êtres humains, ne peut soutenir cet engouement d'un frère pour sa pauvre sœur, fragile et malade de surcroît.

La vengeance de Notre Seigneur ne s'est heureusement pas fait attendre sous votre plume et vous faites périr cette pauvre Amélie dans la repentance.

Quant à René vous me laissez le soin de le chapitrer, un peu mais sans trop de sévérité, et vous le laissez continuer sa vie pour qu'elle devienne enfin utile.

Il m'eût plu que lui aussi succombât à une mort langoureuse et méritée, afin qu'il se repente aussi.

En effet j'ai le pressentiment qu'il se remettra de cette passion interdite dans d'autres bras tendus.

Sachez, monsieur, ma réprobation pour les attraits charnels interdits par Notre Mère l'Église.

Je vous demande donc de ne plus me mêler dorénavant à de pareilles vicissitudes même scripturales.

Votre humble et dévoué Père Souël

*Nicole*

### ● **Personnage choisi : René**

#### **Le personnage de René rend visite à Chactas... et apostrophe l'écrivain François-René.**

*L'Espérance* a largué ses amarres à Rochefort-sur-Mer. En longeant l'estuaire, la frégate a mouillé à deux encablures du puits marin de Port-des-Barques, afin de remplir les fûts d'eau, avant de mettre cap à l'ouest.

Notre voyage fut sans gros vents ni tempêtes. Nous approchons des Amériques.

Mon nom est René.

Fuyant la terre de France, j'espère l'oublier, et pars à la recherche d'un destin moins cruel.

« Alors, François-René, voici que tu te souviens des Indiens Natchez, exhibés à la cour, et que tu rencontras jadis. Ta plume décide donc que j'irai voyager là-bas, en quête de mœurs plus douces et vertueuses. Sans doute espères-tu ainsi apaiser mes peines ! » Voici ce que pensait René en voyant paraître les côtes de Louisiane.

*L'Espérance* entre dans le port de Louisville. Puis on me conduit vers la tribu des Natchez, dont le territoire s'étend à l'ouest du Mississippi.

Après trois jours de marche, les fiers Indiens à la peau bistre m'entourent et m'introduisent auprès de Chactas, leur chef. Accroupi auprès du grand feu, Chactas fume le calumet et m'invite à partager sa soirée.

« J'ai bien connu la France, commence-t-il. J'ai bien connu ton peuple et lui voue une admiration sincère malgré les vicissitudes qui m'y ont transporté. Je suis enfin de retour parmi mon peuple... Je t'accueille volontiers, à condition que tu adoptes nos coutumes. » Chactas dit. Le sage vieillard m'offre alors la calebasse de l'hospitalité.

Longtemps, Chactas reste songeur, le regard perdu dans les flammes qui dansent, puis il reprend : « Notre peuple est terriblement menacé. Les soldats débarquent par vaisseaux entiers, et nous obligent à des traités qui nous meurtrissent et nous écrasent. Les émigrants volent nos terres, construisent leurs baraques au milieu de nos tentes, cultivent le maïs là où nos ancêtres reposent, profanant les bocages de la mort. Nos tribus perdent tout sens, nos guerriers s'abreuvent d'eau de feu et s'entretuent. »

Amer, Chactas continue. Il évoque sa vie sauvage d'antan, paisible, en communion harmonieuse avec les créatures, la nature, les éléments, les esprits...

« Vous nous imposez de croire en ce dieu étrange, unique, qui rend libre, dites-vous. Atala, convertie, en est morte. Je l'ai perdue... »

« Vous nous avez menti. Vous nous promettiez la liberté ! Quelle liberté ? Nous sommes enchaînés, à jamais... » Chactas se tait, le visage douloureux.

Affligé, René tente de reconforter son hôte, un sanglot dans la voix.

René murmure à Chactas : « Nous vous avons apporté la peste, n'est-ce pas ! »

Chactas lâche ses propos aussi tranchants que les rocs arrachés aux rives du grand Fleuve à la fonte des neiges : « Vous nous avez livré le pire, vos maladies, vos armes à feu, vos eaux de feu, et vos tragédies. Nous sommes exsangues. Nous sommes vaincus. »

Désemparé, René s'emporte alors contre son créateur : « Quelle idée t'a pris, François-René, de m'envoyer aux Amériques ? Tu disais vouloir apaiser ma peine ? Je rencontre un peuple désespéré. Ne sont-ce pas plutôt les tortures qui t'affligent, qui t'envoient toujours ailleurs, toi dont l'écriture panse les blessures, éternel tourmenté de la vie ? Quelle imagination livresque t'a saisi de m'envoyer dans la mangrove, parmi un peuple agonisant, par nous assujetti ? » hurle René à François-René.

« En leur imposant nos us, nos croyances, ne leur avons-nous pas imposé nos tourments, qui pourtant ont déchiré nos peuples d'Occident, et érigé tant d'holocaustes ? »

« Réponds, François-René. Pourquoi René ? Pourquoi Atala ? Pourquoi Les Natchez ? Pourquoi n'as-tu pas laissé les Indiens dans la paix de leur âme ? »

Résigné, René conclut : « Et pourtant, François-René, je reconnais bien là ton talent et ton art ! Tu atteins au sublime lorsque ta plume peint la fatalité des destins tragiques ! »

*Claude*

### Compléter *La quête de Jacques Brel* :

*Rêver d'un impossible rêve*

*Porter le chagrin des départs*

*Brûler d'une impossible fièvre*

*Partir où personne ne part.*

**À partir de ce quatrain, ÉCRIRE UN AUTRE POÈME EN INSÉRANT QUATRE VERS SUPPLÉMENTAIRES, tous les vers pairs commençant par les incipits « avec », « pour », « mais » ou « sans »**

---

Rêver d'un impossible rêve.

**Sans** jamais regarder en arrière.

Porter le chagrin des départs

**Avec** des rêves peuplés d'au revoir.

Brûler d'une impossible fièvre

**Sans** jamais une joie nouvelle.

Partir où personne ne part

**Avec** pour seul billet l'espoir.

*Anna*

Rêver un impossible rêve

**Avec** tout le champ des possibles

Porter le chagrin des départs

**Pour** tous ceux qui ont quitté ce monde

Brûler d'une possible fièvre  
**Mais** trembler de crainte et de fureur  
Partir où personne ne part  
**Sans** arme et sans bagage.

*Martine*

## Choisir une MATIÈRE et parler d'elle en utilisant le « JE »

---

### ● Matière choisie : la soie

Je te sais aussi douce à voir qu'à toucher. Sous mes doigts tu glisses. Je sais que tu viens de loin. Si je me penchais un peu, je sentirais le vent dans les voiles qui t'ont portée jusqu'à moi. Je percevrais peut-être l'odeur de la cannelle et du safran qui remplissait les cales du bateau qui t'a transportée jusque-là. Je te vois si brillante, si chatoyante que tu reflètes dans tes plis tous les soleils qui ont baigné tes levants.

Je te vois dessiner tant de tours et de contours comme ces côtes rocheuses, aux rivages échevelés de brume. Tu es sensuelle comme une amante pudique qui se dévoile doucement.

Je te sais unique et par la même inaccessible à mes sens.

*Anna*

### ● Matière choisie : la soie

Je touche la soie de ce foulard ramené de Chine. Il est doux, il est chaud, ses couleurs rougeoient.

Sous mes doigts, les fleurs peintes ou tissées semblent crisser, souffrir, s'écraser en murmurant, exhaler un parfum d'Orient.

Rêve d'opium en pressant cette soie sur mon nez. Rêve d'autres rives.

Tissu noble et fragile, je t'aime et te respecte ; j'entoure mon cou blanc de tes volutes colorées. Je chasse les frimas de l'hiver, je protège ma gorge des assauts du froid.

Ce soir, la brume descend sur le parc, l'obscurité va gagner, une fois encore, mais la main sur mon cou, je presse cette soie et je rêve, alors, d'éclat et de soleil.

Je viens de toucher, de palper, de tâter, l'étoffe des héros.

*Martine*

**Samedi 13 février 2016**

**Chateaubriand, l'alchimiste des mots**

**Deux papiers tirés au sort : UN MOT CONCRET et UN CONCEPT**

**Chaque phrase commence par « et le [mot concret / concept] disait »**

---

● **Mot concret : lacet / Concept : angoisse**

Et le **lacet** disait : « J'**angoisse** d'être trop court pour cette chaussure qui monte si haut. »

Et l'**angoisse** disait : « Je suis la pluie, la marée, la tempête et le vent qui mugit... Craignez les éléments déchaînés. »

*Martine*

● **Mot concret : rose / Concept : amour**

Et le **rose** disait que le ciel est la plus belle aquarelle qui soit.

Et l'**amour** lui disait que toutes ces couleurs ne suffiraient pas à peindre son septième ciel.

*Anna*

● **Deux mots choisis par le participant, aimés l'un pour son SENS, l'autre pour sa SONORITÉ**  
**Écrire un texte utilisant ces deux mots, « la maison de Chateaubriand », une COULEUR et un INCIPIT**

---

● **Mots choisis : confiance et aujourd'hui**

**Couleur : or**

**Incipit : pourtant**

**Aujourd'hui**, je suis dans la bibliothèque de la maison de Chateaubriand. L'**or** des arbres aux couleurs d'automne s'est envolé, l'hiver est passé et déjà fleurissent les bourgeons en avance sur le printemps. Las, la pluie embrume le paysage, les branches gouttent des larmes d'eau douce,

**pourtant** j'ai **confiance**, je le sais, le soleil et l'été reviendront. J'oublierai à nouveau, pour un temps, l'obscurité, la mort et les malheurs du monde.

*Martine*

● **Mots choisis : dithyrambique et colchiques**

**Couleur : or**

**Incipit : avec**

Dire qu'elle est l'endroit où Dieu aimerait vivre s'il quittait son Olympe serait par trop **dithyrambique**. La **maison de Chateaubriand** est **avec** les **colchiques** de l'été l'**or** de la prunelle de Dieu.

*Anna*

**Après la lecture d'un texte de Chateaubriand, les participants découvrent des mots de son VOCABULAIRE, et chacun à son tour en « invente » une DÉFINITION PLUS OU MOINS FANTAISISTE. Puis chacun écrit un texte utilisant ces mots avec leur sens supposé.**

---

J'approchais de l'**œnothère** et me glissais sous l'**imbelle** de verre.

À travers les carreaux sales de la porte, je vis alors quelque magicien ou sorcier qui **dodinait** de la tête au-dessus d'une grande marmite bouillonnante : en dépassaient des arêtes de **sole**, des **faséoles** blanchâtres et même quelques reliques **pélagiennes**.

D'innombrables **diazômes** s'échappaient de cette étrange préparation que l'homme touillait à l'aide d'un **morion** à demi brisé.

Il ricanait avec **syndérèse**, semblant **morguer** la terre entière. Il se prenait pour un dieu, vêtu pourtant d'un infâme **sayon** couvert de taches indéfinissables.

*Martine*

Toutes les **pélagiennes** s'étaient réfugiées dans l'**œnothère** pour échapper à la **syndérèse**. Certaines avaient préféré rester sous l'**imbelle** de verre. La plus jeune roulait des hanches, ceinte dans son **sayon** de toile bleue, la **faséole** rageuse, elle **morguait** l'assistance avec hauteur et **dodinait** la tête en signe de protestation.

Là-bas, sur l'étang, des hommes, accrochés à leurs **morions**, s'enfuyaient. Leurs filets remplis de **soles** renflaient la coque des bateaux d'où remontaient des fragrances de **diazôme**.

*Anna*

... L'on découvre ensuite les « vraies » définitions, et chacun réécrit son texte au plus près de son premier jet.

1	oenothère ✓	herbe aux ânes, onagre
2	faseole ✓	haricot
3	sole ✓	dessous de talon
4	imbelle ✓	pacifique
5	sayon ✓	manteau en peau de chèvre
6	diazôme ✓	entaille dans une étoffe (manches à crevés)
7	pelagienne ✓	maritime
8	avenière	champ planté en avoine
9	morguer ✓	provoquer, défier
10	dodiner ✓	flemmarder
11	syndérèse ✓	remords
12	morion ✓	casque

J'approchais de la maisonnette, foulant de ma **sole** les **avenières** et les champs d'**œnothères**.

À travers les carreaux sales de la porte, je vis alors quelque magicien ou sorcier qui, loin de **dodiner**, s'affairait au-dessus d'une marmite bouillonnante de **faséoles** odorants.

L'homme, vêtu d'un **sayon** aux manches à **diazômes**, coiffé d'un **morion**, semblait **morguer** l'univers tout entier, effaçant sans aucune **syndérèse**, par ses rictus et ses incantations, l'atmosphère **imbelle** et **pélagienne** qui régnait au dehors.

*Martine*

Toutes les femmes s'étaient réfugiées dans les **œnothères** et avaient traversé les **avenières** sans **dodiner**.

Les **faséoles** couchées par des dizaines de **soles** laissaient des traces **pélagiennes**. Certaines avaient abandonné leurs **sayons** et lâché leurs **diazômes** sans **syndérèse**. Derrière elles des milliers de **morions** les **morguaient**. C'était la fin des jours **imbelles**.

*Anna*

**SUR UN POÈME DE CHATEAUBRIAND, la chanson du Cid figurant dans *Les Aventures du dernier Abencérage* (librement inspirée de *l'Air des Folies d'Espagne*), écrire un texte « à l'identique » (construction grammaticale, rythme). La rime est facultative.**

---

Aventure  
Dit des magasins d'alimentation

Parti à l'aurore pour la boulangerie mitoyenne,  
Le Vieux, équipé, tout pesant d'attirail,  
Sur la route, aux pieds de sa Mémère,  
Ronchonnait ces râles que lui disait sa colère.

Mémère a dit « Va pas chercher la Mort ;  
De ce périple, surtout, ramène du pain. »  
Oui, elle pensera que Pépère l'écoute,  
S'il fait venir son fricot à l'heure.

Prenez, Prenez et mon panier et ma liste !  
Je vais penser que Pépère a du pot  
Dans les échoppes, signalant sa bêtise,  
Son faciès sera pour sa chance et la pitance.

Idiot chanté par ta félonie,  
De tes étourderies, mon vieux panier percé,  
De la boulangerie un soir sortira la souris,  
Car il portera la cochonnaille avec le pinard.

Dans les salons de notre Papouasie,  
Les jeunes crétins moqueront mon malheur :  
Il préfèra, riront-ils, à la miche  
Son pastis, son rouge, sa Mémère et l'ivresse.

*Gilles Davary*

Le Frelon  
Souvenance  
Chanson des Idéalistes du Nord

Affairé à répéter pour la quintessence nordique,  
Le Frelon bigarré, tout vibrant de chaleur,  
Sur la flûte, aux pattes de sa partenaire,  
Braillait ces mots que lui intimait l'horreur.

Titi a décidé : Pars déchirer le grosminet ;  
De cet affrontement surtout deviens winner.

Oui, je penserai que Fifi m'apprécie,  
S'il fait cesser son boucan à la fin !

– Filez, filez et mon doudou et ma tétine !  
Je désire prouver que Fifi a du talent :  
Dans les tête-à-tête soulignant sa défaillance,  
Son sifflement sera pour sa prune et l'horreur.

Grosminet glorifié par ta politesse,  
De tes espoirs mon fier tintamarre joyeux  
Du Nord un instant métamorphosera la démence,  
Car il colorera le désir avec l'horreur.

Dans le golfe de notre Antarctique,  
Les anciens croyants raconteront ma témérité :  
Il adorait, affirmeront-ils, à la folie  
Son doudou, son histoire, sa Titi et l'horreur.

*Delphine*

#### Thème des Fêtes d'Amour

Poussé à venir pour la Saint-Valentin,  
Le fiancé timide, tout tremblant de crainte,  
Sur l'annulaire, aux doigts de sa promesse,  
Glissaient ces diamants que lui offrait l'amour.

Iseut a ri : viens chercher le baiser ;  
De ce cadeau surtout sois remercié.  
Oui, je saurai que Tristan m'aime  
S'il peut fixer sa date au mariage.

Fixez, fixez, et mes fiançailles et mon mariage !  
Je peux prouver que Tristan a du cœur (...)

*Martine*

#### Chansons des femmes d'ici

Libre à toi, pour la femme d'ici,  
Le regard alangui, toute pâle de peur,  
Sur tes épaules, aux courbes rafraîchies la femme  
Hurlait ces mots que lui soufflait son cœur.

Elle leur a dit : « Je suis prête à mourir ! »  
De ce jour surtout elle se souvient ;  
Oui, elle pensait que Roland va partir  
Et qu'il lui faut céder son amour et les siens.

– Allez, allez et mon cœur et mon tombeau  
Je veux montrer que Rodrigue a du héros  
Tant de gestes signifiant sa hardiesse  
Son regard à lui seul la fait déesse.

Enfin pour François-René de Chateaubriand, je dirais :

*Le Démon de Génie.*

*Anna*

**Chanson du Cid** extraite des *Aventures du dernier Abencérage* de Chateaubriand

Prêt à partir pour la rive africaine,  
Le Cid armé, tout brillant de valeur,  
Sur sa guitare, aux pieds de sa Chimène,  
Chantait ces vers que lui dictait l'honneur :

Chimène a dit : Va combattre le Maure ;  
De ce combat surtout reviens vainqueur.  
Oui, je croirai que Rodrigue m'adore  
S'il fait céder son amour à l'honneur.

Donnez, donnez et mon casque et ma lance !  
Je veux montrer que Rodrigue a du cœur :  
Dans les combats signalant sa vaillance,  
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté par ta galanterie,  
De tes accents mon noble chant vainqueur,  
D'Espagne un jour deviendra la folie,  
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

Dans le vallon de notre Andalousie,  
Les vieux Chrétiens conteront ma valeur :  
Il préférera, diront-ils, à la vie,  
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur.

**Samedi 12 mars 2016**

## Le Musée imaginaire

*Les animatrices de l'atelier avaient demandé à chacun(e) de **venir avec un objet personnel** qu'il/elle aimait bien pour le Musée imaginaire (boîte, sculpture, bibelot, etc.).*

**Composer un texte mentionnant chacun des objets apportés par les participants à l'atelier, et répondant à la question : « Pourquoi François-René a-t-il quitté Charlotte ? »**

---

François-René offrit à Charlotte un merveilleux **bracelet** en or, gage de son amour. À cette époque, il travaillait à un nouveau **livre**, au titre mystérieux « **Bicot** », trempant alternativement sa plume dans l'**encrier** (bien petit) du bonheur et dans celui, plus lourd, plus imposant, de son habituelle mélancolie pesante comme un **éléphant**.

Une douce musique s'élevait, comme sortant d'une **boîte à ritournelle**, lorsque paraissait Charlotte aux alentours d'une allée, semblant flotter, tel un **ange**, au-dessus du gazon, au milieu des troncs de ces arbres tant aimés de Chateaubriand ; sa silhouette se confondait presque avec les fûts sombres, toute de marron vêtue.

Pourquoi ? Pourquoi ce désamour ? Cette « désenvie » ?

La musique qui s'élevait sous les pas de la bien-aimée s'est éteinte, les lumières qui s'allumaient aux prunelles de François-René ont faibli... Seul le long aboiement d'un **chien** dans le lointain semble garder un semblant de vie. Le paysage s'est figé, tel un **tableau** à jamais immobile.

François-René a bu à la **tasse** de l'aventure ; le pont d'un bateau l'appelle, les horizons lointains, tels des pôles aimantés, le tirent, l'attirent, l'enivrent... C'est un élixir d'ailleurs, d'autre part, qu'il a bu.

Adieu Charlotte, je vogue.

Il emporta son **visage** avec lui, **sculpté** par le souvenir, mais aucun amour humain ne pouvait rivaliser, hélas pour elle, avec la mer tentaculaire de son enfance.

Cette mer le berce, le calme, l'apaise. Et dans ses bras d'eau, il peut enfin se laisser aller, se laisser porter, ne plus décider, ne plus désirer.

Il est mouette, il est poisson, il est vague, il est l'univers aussi. Tout le champ des possibles est ouvert. Il est un dieu vivant, **Ganesh** ou Jéhovah. Pourquoi se limiter ? S'enfermer ? Se brider ?

Larguons les amarres ; finie la vie de couple avant d'avoir commencé ; il souffle un vent de liberté.

Charlotte, Charlotte, je t'ai quittée... Comme on quitte le port, comme on se libère de ses chaînes, comme on abandonne un carcan de bienséance, de comme-il-faut, de « ça se fait »... Ou cela ne se fait pas justement !

Je croque la vie à pleines dents, enfin je suis !  
Charlotte, à ton tour, ose, envole-toi, vis ta vie, c'est le conseil que je te donne.

Ton François-René

*Martine*

Charlotte l'avait toujours su. Cette petite pièce dans laquelle il aimait à se réfugier était la plus précieuse de sa grande demeure. Il n'avait jamais autorisé personne à franchir son cabinet. Pourtant Charlotte en avait ouvert la porte. Et le faisant, elle avait enfreint la règle, violé son sanctuaire, bousculé sa solitude et déchiré le voile secret de sa vie.

Car ici était rassemblée sa provision de souvenirs, l'inventaire de sa vie. François-René y avait amassé jalousement pendant des années ses tranches de vie. Il y avait ce plumier que lui avait offert l'impératrice Joséphine au début de l'Empire et l'**encrier** de bronze donné par Napoléon. De Marie-Louise, il avait reçu la réplique de bronze de l'un de ses **chiens** de chasse. Des **livres** ramenés de voyage et des **bracelets** de cuivre qui garrotaient le bras des danseuses orientales. Des miniatures de dieux et de déesses ainsi que de nombreuses **statues** d'illustres inconnus voisinaient avec des porcelaines exotiques.

C'était là son sanctuaire privé. Elle n'avait pas le droit de le violer. En entrant dans les secrets de sa vie, elle venait de sortir de la sienne. C'était inéluctable...

*Anna*

### Donner un nom à l'objet que l'on a apporté

---

Le coffret à musique devient une **boitasson**.

*Anna*

### Chacun choisit UN OBJET lors de la visite de la maison. Chateaubriand imagine le passé de cet objet, parle de son présent et projette ce qu'il va devenir...

---

Ma préférence, dans cette maison, va à un petit **buste de Velléda en bronze** sur une cheminée du salon. Que d'émotion lorsque l'on m'offrit cette statuette à l'effigie de l'héroïne de mes *Martyrs de*

*Dioclétien* ! J'étais si attaché à ce personnage à la beauté farouche qui succombe à sa passion pour Eudore que j'en baptisai la tour où je travaille aujourd'hui.

On dit que je me suis inspiré de mon enchanteresse de Méryville, Natalie de Noailles... Cela fit même scandale en son temps, et me valut la vive rancœur de Céleste. Dans le secret de mon cœur, je dois confesser qu'elle partage un peu de sa grande beauté (pour ce qui est, du moins, de sa chevelure) avec madame de Custine, la princesse sans espoir... Mais chut ! je me garderai bien de le souligner à l'attention de mes lecteurs...

Se pourrait-il que je sois contraint un jour de m'en séparer ? Je ne puis en supporter l'idée. Dissimulée au fond de l'une de mes malles, elle me suivra partout et m'accompagnera, je l'espère, jusqu'à mon dernier souffle.

*Marie-Claude*

Cette **louve romaine en bronze**, que j'ai rapportée d'un de mes voyages, est petite par la taille mais lourde d'histoire.

Elle évoque la création de cette ville, la légende de Romulus et Remus, et, pour moi, ces voyages aux portes de la Chrétienté, de Rome à Jérusalem, où j'ai puisé l'essence de tant d'écrits.

Aujourd'hui je l'offre à Mme Récamier en gage de notre amitié ; cette louve fidèle veillera sur elle, me gardera au plus près de ses pensées et se tapira aisément dans ses bagages, au gré de ses déplacements.

Un jour peut-être, transmise à ses héritiers, ou aux miens, elle trônera dans un musée qui me sera dédié, entre un buste de Juliette, un petit tableau de Combourg et la vaisselle surchargée d'or d'une de mes ambassades.

Pense, ô visiteur du futur, que j'ai tenu cette louve dans mes mains, que je l'ai caressée de mon regard !

À travers cette vitrine, puissent nos yeux se croiser de mon XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au tien. Puissent nos esprits se rejoindre.

C'est un peu de mon sang qui va couler de ta plume, un peu de mes rêveries qui vont emplir tes pensées, un peu de mon spleen qui va bercer ton âme...

Comme mes arbres demeurent et tendent leurs bras au ciel, mon esprit hante toujours ces lieux où je vécut et cherche à te parler aujourd'hui.

*Martine*

De la Grèce, j'avais apprécié la maîtrise exceptionnelle de la géométrie. Les gigantesques temples et nécropoles avaient fasciné mes yeux. Je lui devais tout dans la découverte des harmonies structurelles. Et cette constatation allait changer ma vie.

Mon petit salon vert manquait de symétrie et j'avais depuis longtemps conçu le projet de redresser ses lignes. Je fis, au cours de mes voyages dans l'antique cité grecque, l'acquisition de **deux statues de déesses antiques ailées supportant un candélabre** flavescent. Ces deux divinités placées de part et d'autre de mon salon en avaient délimité la perceptive. Elles présidaient symboliquement aux formes rectilignes que je voulais donner à cette pièce et à la direction que devait prendre ma vie.

Attaché comme bien immeuble à ma propriété, je dus les laisser à leur place lors de mon départ.

On les admire encore beaucoup aujourd'hui paraît-il. Elles jalonnent pompeusement le circuit des visiteurs.

Mais comme le feu des chandeliers n'est plus à la mode, elles n'ont plus beaucoup d'utilité. Les bras de candélabres portent encore toute la poussière du temps qui s'est écoulé jusque-là. Et leurs bustes restent moulés dans l'Histoire pour l'éternité.

*Anna*

## Décrire à son voisin(e) d'atelier d'écriture son propre MUSÉE IMAGINAIRE, à partir de 5 objets qu'il contient

---

Ma chère Annick, je suis ravie de t'accueillir dans ce cabinet de curiosités où j'ai rassemblé les pièces préférées de mon musée imaginaire. En fond sonore, tu entendras successivement **la Flûte Enchantée de Mozart**, les préludes de Liszt, un morceau de Schubert composé quelques semaines avant sa mort.

Comme tout bon Gémeaux qui se respecte, j'aime la fantaisie. Tu verras, sur cette étagère, se côtoyer **les poèmes d'Aragon**, **la Promesse de l'aube de Romain Gary**, la reproduction de **l'Implorante de Camille Claudel**, et... une bande dessinée chère à mon enfance, ce **Bicot** que mon père relisait en même temps que je le découvrais.

Écrivains, musiciens, sculpteur, ils me touchent au cœur. Comme le dit si bien Malraux, ce sont autant de rencontres. Je ne les ai pas contemplés, lus ou écoutés, ce sont eux qui m'ont choisie. Mozart a sauvé Éric-Emmanuel Schmitt du suicide à 15 ans. Il a le don d'atténuer les pires souffrances. Pour ce qui est de Romain Gary, j'aime sa mère du même amour – presque – dont j'ai aimé la mienne... Schubert et Liszt me préparent au monde éternel... Et « Bicot » me ramène à un père dont je fus très proche jusqu'à l'âge de dix ans. C'est court...

Voilà, ma chère Annick, un petit aperçu de mon musée imaginaire. Des œuvres, il m'en viendra sans doute une foule d'autres à l'esprit après ton départ. Mais en cet instant, ce sont les premières qui me viennent à l'esprit.

D'Aragon, je te citerai, pour conclure, ce début de poème dans lequel Jean d'Ormesson aime à glaner ses titres de livres :

« C'est une chose étrange à la fin que le monde  
Un jour je m'en irai sans en avoir tout dit...  
Rien n'est si précieux peut-être qu'on le croit  
D'autres viennent Ils ont le cœur que j'ai moi-même  
Ils savent toucher l'herbe et dire je vous aime... »

*Marie-Claude*

Chère Goly, ici est,

Le portrait énigmatique de celle qui fut **l'Égérie de Léonard de Vinci** et qui rappelle à ma mémoire la fragilité de l'âme et l'immortalité des femmes.

Comme elle, cette autre femme portait sur le dos la **peau d'un âne** pour échapper à la justice de son père et à celle des hommes. Elle rappelle à la petite fille que je fus l'inconstance des choses et la peur de l'inconnu.

Comme elle, je fus jadis fascinée par cette arche de pierre que Napoléon avait élevée en hommage aux victoires de la grande armée. Cet **Arc de triomphe** qui rayonne en étoile et ouvre la route à bien des vocations.

Dans son carrosse, ici, **Cendrillon** court vers sa destinée. Elle a mis tous ses espoirs dans ce voyage qui l'entraîne vers son bal. Mais son ennemi c'est le temps. Ce temps si précieux qui défile et s'écoule comme **les montres molles** que Salvator Dali a immortalisées.

Et dans ma **boitasson** (\*) tous ses secrets sont désormais muselés.

(\*) voir l'exercice précédent

*Anna*

Anna, aujourd'hui, je t'emmène avec moi en Italie, sur les pas de cette louve en bronze que j'ai choisie tout à l'heure.

Peut-être Florence et son musée des Offices ? J'aurais volontiers passé du temps, assise sur une banquette, face au **Printemps de Botticelli**.

Pourquoi pas le couvent de Fra Angelico : gravissons toutes deux l'escalier monumental pour découvrir sa fresque de **l'Annonciation**.

Mais non, Anna, j'ai choisi Rome, le Vatican, et plus précisément la chapelle Sixtine. Non pour tout voir, tout comprendre, tout connaître, mais plus encore pour me laisser pénétrer par la magie du lieu, sa douce pénombre, ses couleurs lumineuses et variées, aux murs comme au plafond.

En moi résonne le **1<sup>er</sup> prélude de Bach** que j'aime à jouer parfois : une musique baroque qui me convient, qui m'apaise ; la régularité, la symétrie apparente, savent me calmer ; son jeu de crescendo peut m'enflammer pour me laisser épuisée et vide, quelques mesures plus loin.

Anna, je vais t'emmener aussi jusqu'à ma maison au fond des bois : derrière cette grille du parc, une allée nous y mène. Là tu verras mon piano, là tu verras mon **chien de bronze**, Zino, et tu comprendras peut-être toute la place qu'il prend dans ma vie.

C'est mon grand-père, mes racines, mes ancêtres... Au XIX<sup>e</sup> siècle, un **petit ramoneur** partit de Savoie, se louant dans les fermes, et marcha jusqu'à la capitale où il s'établira bien plus tard comme tailleur... Un autre aïeul, pensionnaire des frères maristes, sera pris de plein fouet dans les affres de la séparation de l'Église et de l'État, puis passera dix années sous l'uniforme bleu ciel et garance du 7<sup>e</sup> régiment des chasseurs à cheval... Mon père, beaucoup plus proche, choisit cet objet comme témoin-souvenir de son beau-père.

Passage du témoin aux générations futures, à mes enfants, à leurs propres enfants...

C'est un peu de mon ADN familial, ce petit bronze.

Alors ne le néglige pas, Anna, et classe-le dans ton propre musée !

Les animaux, parfois, savent aussi nous consoler, comme la peinture, la musique ou la lecture, et j'aime, tu vois, à m'en souvenir.

*Martine*

**Samedi 16 avril 2016**

**Chateaubriand voyage**

● Sur le modèle de la chanson de Jacques Dutronc, *Je suis un aventurier*, compléter chaque lieu, évoquant la vie de Chateaubriand, d'une phrase

---

À **Rome**, j'ai fissuré les atomes.  
À **Berlin**, il faisait un temps de chien.  
À **Prague**, j'ai été le roi de la drague.  
À **Gand**, j'ai acheté trois paires de gants.  
À **Jérusalem**, j'ai gagné le grand chelem.  
En **Angleterre**, je suis tombé par terre.  
En **Amérique**, j'ai pris un coup de trique.  
À **Mons**, j'ai trouvé des pierres-ponce.  
À **Saint Malo**, j'ai perdu mon chapeau.  
À **Tunis**, j'ai acheté un tournevis.  
À **Constantinople**, j'ai rencontré des antilopes.  
Et à **Vienne**, le Père Noël avait ses rennes.

*Martine*

À **Rome**, j'ai vu personne.  
À **Berlin**, j'ai pris le train.  
À **Prague**, j'ai planté ma dague.  
À **Gand**, j'ai remis mes gants.  
À **Jérusalem**, j'ai fait un tour quand même.  
En **Angleterre**, j'ai vu ma terre.  
En **Amérique**, j'ai pris des risques.  
À **Mons**, j'ai vu mes démons.  
À **Saint-Malo**, j'ai bien pris l'eau.  
À **Tunis**, j'ai rencontré Bérénice.  
À **Constantinople**, j'ai revu ce noble.  
Mais c'est à **Vienne** que les rêves s'en vont et reviennent.

*Anna*

## Réécrire la chanson de Jacques Dutronc à partir d'une des phrases de l'exercice précédent (choisie par l'animatrice)

---

### **À Jérusalem, j'ai gagné le grand chelem,**

Car, en sport, j'étais le plus fort.

Avec mes souliers à crampons,  
J'ai bien tapé dans le ballon.

Avec ma raquette en boyaux,  
J'ai gagné trente à zéro.

Avec mes bâtons si jolis,  
J'ai skié plus vite que Killy.

Et j'ai ramé sur l'océan  
À effrayer les goélands,  
Car en sport,  
Je suis le plus fort !

Avec mon cheval au galop,  
De tous, j'ai sauté le plus haut.

Avec mon cycle et mon maillot,  
J'ai dépassé Jeannie Longo.

Et j'ai couru le marathon  
Sans une ride sur mon front.

Quant à la course automobile,  
Allez, ne vous faites pas de bile,  
Car, en sport,  
Je suis le plus fort !

*Martine*

#### Note de l'auteur :

D'après Wikipédia, l'expression « le grand chelem » – du verbe « to slam » signifiant « écraser » – a été transposée de l'univers des cartes à l'univers du sport au début du vingtième siècle.

### **À Berlin, j'ai pris le train.**

Sur un quai désert balayé par les vents, une foule ramassée de voyageurs pressés qui regarde si au loin le train vient. Un bruit de ferraille déchire l'air, percute le vent, glisse sur les rails qui hurlent et rougissent.

Le soleil se noie sur les vitres usées des wagons roulants. Un instant de silence, mais pas une absence. Au contraire, le quai s'agite, des bagages montent, des sacs descendent. C'est le départ ou

bien l'arrivée. On ne sait plus bien qui sera là encore demain. Les wagons grouillent de gens dans les couloirs. Enfin dans un long gémissement, le train s'ébranle.

À Berlin, j'ai pris le train.

*Anna*

**À partir d'une phrase tirée des *Mémoires d'outre-tombe* – « La langue même des matelots n'est pas la langue ordinaire : c'est une langue telle que la parlent l'océan et le ciel, le calme et la tempête » –, imaginer ce que pourraient dire l'océan, le ciel, le calme, la tempête, s'ils donnaient une définition d'eux-mêmes**

---

L'**océan** dirait :

J'ai les pieds mouillés, le nez qui coule, les oreilles engourdies, les doigts gelés, quel métier !

Le **ciel** dirait :

Bleu, bleu, j'aimerais tant d'autres couleurs. Alors je suis orage, arc en ciel, neige, nuit... mais le beau temps revient, l'azur pur dure et me déprime.

Le **calme** dirait :

Sérénité, sagesse, sentiments doux, soucis enfuis, suis plat, plat, plat et je m'ennuie.

La **tempête** dirait :

Je veux vivre aujourd'hui, être moi-même, sans compromis, sans faux-semblant, sans non-dit.

Je veux crier, hurler et rire et chanter. Je veux le tout et son contraire.

Je veux la terre, je veux la mer, je veux le ciel, je veux le feu.

Brûler ma vie par tous les bouts, vivre peu, mais à fond, vivre, vivre et m'éteindre tout à coup sur un dernier éclair, un dernier coup de vent, comme un dernier soupir, toutes mes forces épuisées, mon énergie défunte et ma soif enfin assouvie.

*Martine*

L'**océan** dirait :

J'existe quand la terre, elle, n'existe plus. Je suis le mouvement et l'abîme. Et le tout d'un bord à l'autre.

Le **ciel** dirait :

Je suis la profondeur des cieux au-dessus de tout. Le récipiendaire du jour et de la nuit.

Le **calme** dirait :

Je suis la négation du bruit, l'invisible après le silence. L'antibruit de nos villes en quête d'absolue.

La **tempête** dirait :

Je me déchaîne sans prévenir. Je suis la plus féroce. Les marins me détestent et le phare me maudit.  
Je suis plus redoutée que la colère et la mort.

*Anna*

### À PARTIR D'UN LIEU, d'une SCÈNE ou d'un INCIDENT, raconter un souvenir, un événement, en rapport avec l'histoire de sa vie

---

Le lieu qui me parle et me porte, c'est cette maison de mes grands-parents, à Malabry, maison des jeudis et des dimanches de mon enfance.

Ses façades de meulière, ses grilles enchevêtrées de lierre, son poulailler, autant de lieux chers à mon cœur.

Grimper dans les arbres, faire le cochon pendu au portique, étendre la lessive au jardin... Je revois aussi le lilas que je portais par brassée à ma maîtresse ; j'entends les tourterelles qui roucoulaient à mes oreilles ; je crains toujours le coq qui en voulait à mes mollets ; je plains ce pauvre lapin dépecé, nu, méconnaissable.

Allons, partons au bois chercher de l'herbe aux lapins : un vieux couteau, un sac de courses, mon vélo ou ma trottinette, et en route pour la Vallée-aux-Loups. Pissenlits, orties, herbes à verrue, nous remplissons le sac pour nos petits lapins.

J'ai oublié la triste silhouette du lapereau mort à ce moment-là, tout au plaisir de courir, de pédaler, de monter, de descendre, de me sentir libre et grande.

Pourtant, si j'aime encore ces lieux remplis de souvenirs, si je revois sans peine les tablées de ma jeunesse, ma grand-mère aux fourneaux, mon grand-père au jardin, si j'ai toujours le goût des salades toutes jeunes et des fruits cueillis sur l'arbre, si, sans nostalgie et sans regret, je peux me plonger dans ce passé, je n'ai jamais pu, depuis, manger du lapin sans dégoût...

*Martine*

Entre lumière et ombre  
Dans les plis du ciel  
À l'heure où les bassins se taisent  
Je marche sur les rubans de verdure du jardin du Luxembourg  
Jardin de mon enfance...

Les pages jaunies de mon enfance s'ouvrent doucement.  
Je regarde en arrière

Un vertige de balançoires me caresse le visage  
J'entends des rires... des mots sans musique  
Sur une page déserte qui frôle les silences avant d'être abandonnée.  
Je me retourne. La pluie a effacé mes traces.  
Et Guignol disparaît emporté par le vent.

*Anna*

Remarque : Dire « il » ou « elle » au lieu de « je » dans l'autobiographie permet de prendre du recul et, paradoxalement, de plus « se lâcher ». On pourra réécrire son texte avec « elle » sans le relire avant.

### ● Chaque participant se voit attribuer une ÉTAPE D'UN VOYAGE DE CHATEAUBRIAND et tire au sort un MOYEN DE LOCOMOTION, plus ou moins farfelu...

---

#### ● Espagne – à dos d'âne

Elle part d'Espagne, à dos d'âne, pour regagner la France. Deux sacoches contiennent tous ses trésors et à chaque étape chez l'habitant, il faut mendier l'eau et le couvert, pour l'âne et pour l'humaine.

Qu'il est long, qu'il est long ce chemin.

Le soleil donne, la chaleur est palpable, la poussière monte de la route mais pas après pas, mètre après mètre, voici qu'apparaît enfin la montagne.

Autre difficulté ces Pyrénées, mais Cadichon fait alors preuve de toute son adresse, sa dextérité, la sûreté de son sabot, pour gravir les sentiers rocaillieux.

Peu à peu, c'est le vent, la neige, le froid.

À l'étape, dans une maigre couverture, elle se roule en boule au plus près de son âne, chaleur humaine contre chaleur animale.

Pour redescendre au pays basque français, elle marche à côté de lui, accrochée à son encolure, freinant dans le lit asséché des torrents, au plus près de son âne, toujours.

Peu à peu, ne feront-ils qu'un ? Mystérieux centaure d'une jeune fille et d'un âne ?

Les difficultés du chemin les rapprochent, peau contre crins, chevelure contre crinière, genoux et mollets contre paturons et boulets...

On ne saurait dire, à Irun, quand passe leur silhouette à l'horizon, s'ils sont morts ou toujours vivants...

*Martine*

## ● De la Grèce à la Turquie – en planche à voile

C'était un dimanche. J'avais quitté l'Atrium avec regret. Direction Istanbul puis la Turquie. Essayez de faire rouler une planche à voile sur les routes escarpées de Turquie et de la Grèce. L'empannage arrière n'est vraiment d'aucun secours.

L'auto-stop était ma seule issue.

Ma planche me servit de salut en franchissant la baie devant Istanbul. J'étais comme un peintre sans sa planche à dessin et comme un radeau sans sa voile.

Avancer toutes voiles dehors par 40° à l'ombre, essayez ! Vous verrez, c'est très difficile surtout quand la planche dérive.

Ce fut donc une arrivée sans triomphe et sans gloire. Assoiffée, éreintée, la planche sur l'épaule et la voile déployée en guise d'ombrelle.

*Anna*

**Samedi 21 mai 2016**

**Adieu à la Vallée-aux-Loups**

**Suivant la forme de Georges Perec et sa succession de verbes, écrire un texte sur L'ADIEU À LA VALLÉE-AUX-LOUPS**

---

S'arracher,  
Partir de là,  
et mourir un peu.  
Se diluer dans le temps.  
Ne pas se retourner. Chasser les regrets, éloigner les chagrins.  
Se sauver vite. Et courir, s'élançant, foncer, détalant sans regarder derrière.  
Filer, sauter, enjamber ventre à terre.  
Ne parler à personne et laisser faire.  
Le temps file, la lumière se déchire,  
enveloppé de brume le temps s'arrête.  
Noyer, détremper, effacer, gommer, oublier.  
Perdu à jamais.

*Anna*

Regarder une dernière fois les arbres,  
humer le parfum des feuilles mortes et de l'humus,  
me bercer au vent du soir qui se plaint dans les allées,  
fermer les yeux et imaginer,  
rêver encore.  
Entendre à nouveau les conversations dans le salon, m'assoupir dans la tiédeur du poêle,  
laisser filtrer à travers mes paupières demi-closes les rayons turquoise de la lampe en opaline,  
caresser les accoudoirs en acajou du fauteuil de mon cabinet de travail, gravir les marches polies de  
l'escalier qui m'enlace,  
me laisser aller à cet instant de bonheur,  
me perdre,  
m'enfouir,  
me bercer  
et dormir  
pour oublier que je dois te quitter.

*Nicole*

**Poursuivre l’histoire qui commence par : « Il y a bien longtemps, à la Vallée-aux-Loups, pour une pincée de cannelle et trois grains de riz, j’ai acheté... »**

---

**Il y a bien longtemps, à la Vallée-aux-Loups, pour une pincée de cannelle et trois grains de riz, j’ai acheté un baisemain...**

Ou plutôt, on m’a offert un baisemain. À moi, le gentilhomme le plus ardent de Paris. Et celle qui me fit ce cadeau ne pouvait pas s’imaginer le plaisir qu’elle me procurait.

De par mon éducation et ma naissance, j’aurais dû refuser de telles avances. Car, bien vite, je ne me contentais pas seulement de la main. J’arrachai le gant, conquérant la peau suave de ses bras, humant son cou de cygne et m’arrangeant avec tout le reste.

De la vallée et des loups, ce jour-là, ce fut moi le plus féroce. Rien ne m’a été refusé et j’ai tout gardé. Quand je pense qu’il est de la dernière des inconvenances de faire le baisemain en pleine nature, imaginez combien je regrette ces escapades nocturnes. Cadeau de dame nature...

*Anna*

**Il y a longtemps, à la Vallée-aux-Loups, pour une pincée de cannelle et trois grains de riz, j’ai acheté un matin...**

C’était un merveilleux matin de printemps, frais, avec des perles de rosée au cou des cariatides, des brumes légères qui flottaient au sommet du parc et des chants d’oiseaux encore enrôlés et timides.

Ce matin-là, le parc ne fut qu’à moi seule. J’y marchais, prenant mon temps, explorant chaque endroit caché, humant jusqu’à l’ivresse, émue jusques aux tréfonds de mes sens d’une beauté subtile explosant dans chaque bourgeon, chaque pousse fragile et courbée, chaque plume envolée, chaque trille mélodieuse.

La veille, c’était fête à la Vallée, monsieur de Chateaubriand recevait grand train, riches messieurs et belles dames, et l’on but et l’on rit fort tard.

Pour gagner quelques sous, moi fille du village, j’étais venue aider les gens de cuisine, à éplucher les légumes et surveiller les rôtis, à garnir les plats puis les récurer et enfin tout ranger.

Quand le bruit des conversations et les rires cristallins des dames furent éteints depuis longtemps et les convives repus de mets et vins fins, repartis, on nous permit de finir le riz qui accompagnait les viandes et puis on nous offrit de goûter ce dessert au parfum inconnu pour moi, la cannelle.

Comme j’habite bien loin, au-delà du village de Châtenay, on m’autorisa à dormir sur une pailleasse près des braises encore tièdes où l’on avait cuisiné, avec l’ordre d’être partie dès le jour levé.

Le jour s’est levé tôt, les domestiques dormaient encore souillés des fonds de carafes vidés et de fatigue accumulée.

Le domaine n’était troublé par d’autre bruit que celui de la nature s’ébrouant.

Alors je suis partie dans le jour naissant et en traversant le parc, j’eus le sentiment immanent que ce matin merveilleux, frais et odorant, à la Vallée-aux-Loups, était à moi, que je l’avais gagné avec trois grains de riz, une pincée de cannelle et quelques maigres sous...

*Nicole*

## **Il y a longtemps, à la Vallée-aux-Loups, pour une pincée de cannelle et trois grains de riz, j'ai acheté une figurine de chat...**

La maison de François-René de Chateaubriand, à la Vallée-aux-Loups, avait été acquise par le duc de Montmorency, et maintenant, le notaire s'activait à la vente des biens mobiliers.

Beaucoup de notables avaient surenchéri, qui pour un meuble en bois précieux, qui pour le contenu de la bibliothèque.

La maison se vidait, pièce par pièce, objet par objet.

Le marteau du commissaire-priseur s'abattait avec fracas sur le tréteau de bois et bientôt, il ne resta plus à négocier que quelques pauvres objets arrachés au cellier ou à l'office ou retirés de la poussière de l'attique.

J'étais près de ma mère. Pour mon goûter, elle avait enveloppé dans une toile un morceau de gâteau de riz à la cannelle et reportait sans cesse le moment de me le donner, pour me faire patienter.

Bientôt la vente serait terminée. Maman avait vu disparaître petit à petit tout ce qui avait constitué sa vie pendant les longues années au service de cet homme dont elle m'avait tant parlé.

Les gros acheteurs étaient partis depuis longtemps et les adjudications se faisaient de plus en plus rapides.

Et moi, je me glissais tout près du commissaire et plongeait mon regard dans une vieille caisse où gisaient de petites choses disparates et non répertoriées.

Tout au fond, j'aperçus, parmi les verres dépareillés et les bouts de ficelle, un minuscule chat en faïence ou en terre cuite, je ne sais, avec de grands yeux verts et de fines moustaches.

J'agrippais la manche de ma mère en lui montrant l'objet.

Combien peut-on proposer comme enchère pour une telle merveille ? me dit-elle en souriant.

Je n'avais pas un sou en poche.

Son regard se porta sur mon goûter qui attendait toujours au fond de son panier.

Et ton gâteau ? me demanda-t-elle.

Le crieur annonça la vente des brimborions oubliés dans la mannette.

Ma mère s'approcha de lui, et glissa quelques mots à son oreille.

Aujourd'hui, cinquante ans après cette dispersion de toute une vie, je peux tenir dans ma main ce tendre souvenir.

*Anmaric*

## **Sur le thème de L'ADIEU, imaginer l'histoire d'une œuvre**

---

### **● Œuvre choisie : *la Diva aux étoiles* (tableau)**

Elle avait toujours eu beaucoup de succès. Ces rappels essoufflaient les machinistes qui manœuvraient inlassablement le rideau du théâtre. Et ce soir-là, il y en avait bien plus que d'habitude. C'était son dernier soir. La diva faisait ses adieux. La salle crépitait. Les flashes pleuvaient. Des étoiles immobiles scintillaient dans ses yeux. Ou bien étaient-ce des larmes ? On ne savait plus très bien si c'était l'ouverture ou bien le finale.

Ses bras pointaient vers le ciel en une prière d'adieu. Mais son regard portait encore la fièvre de ses débuts hésitants. Une part de sa vie allait rester là. Comme fossilisée sur le plancher du théâtre. Là où se jouait la dernière heure de la diva...

*Anna*

● **Œuvre choisie : une suspension en opaline bleue**

La lumière bleue

La boutique est encombrée d'un bric-à-brac hétéroclite, assiettes en porcelaine dont on suppose qu'elles ont fait partie de précieux services, des verres élégants, aux pieds fins, gravés dans un pur cristal, laissant imaginer des vins délicats, meubles patinés répandant un parfum de cire d'abeille, tableaux évoquant des rivages inconnus ou des ruines antiques.

Une luminosité de fin d'après-midi émousse les formes et les couleurs.

François-René aime cet endroit insolite, un peu caché au fond d'une petite cour. La nostalgie qui émane de ces vieux objets nourrit la sienne et lui rappelle son enfance à Combourg.

Il aime à se retrouver dans ce lieu dont l'atmosphère apaise les tourments de son âme et y attendre les derniers rayons du jour avant d'aller prendre son dîner, seul, dans la modeste taverne voisine.

Ce soir-là dans la pénombre, une lumière bleue, douce, incongrue, se fait un chemin jusqu'à ses yeux fatigués. Les reflets turquoise aussitôt le charment et le soulagent comme un remède inespéré.

S'approchant un peu plus, il comprend que cette étrange lumière bleue est celle diffusée par une suspension en opaline retenue au plafond par des chaînes en cuivre.

Enivré par ce bleu magique, il fait l'acquisition de la lampe et rentre chez lui pressé et oubliant son dîner.

Désormais il ne pourra plus se passer de se dissoudre dans cette flamme turquoise qui va l'accompagner tout au long de ces derniers moments à la Vallée-aux-Loups.

Mais de la Vallée-aux-Loups, il sait qu'il doit partir et son cœur est lourd...

Emportera-t-il le précieux et fragile objet ?

Le laissera-t-il continuer son propre chemin et éclairer d'autres détresses ?

Quel sort auront les objets rassemblés dans la maison, ceux qu'il affectionne et dont la présence fidèle et muette le reconforte ?

Fermant les yeux, il imagine que peut-être, ils seront les témoins de sa vie reconstruite ici et que la maison lui survivant, sera leur écrin.

*Nicole*

## La maison de Chateaubriand raconte ses souvenirs...

---

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant du temps jadis où seuls les pas pesants de mon vieil occupant venaient déranger le chant des oiseaux entrant par mes fenêtres.

Certains carreaux manquaient, mes volets étaient délabrés et ma peinture écaillée, mais le soleil me chauffait jusqu'à la fin du jour sans la barrière des grands arbres qui m'encerclent aujourd'hui.

En ce temps-là, je sentais bon la cire, la lavande et les confitures qui cuisaient doucement dans le chaudron en exhalant de doux parfums sucrés. Le soir un feu de bois craquait dans ma cheminée qui fumait un peu et le vieil homme fatigué s'endormait, laissant tomber sa pipe refroidie sur le sol en terre battue.

Puis en quelques années, on me racheta, me transforma, me rajeunit, m'embellit, de grands arbres surgirent autour de moi et des cariatides prirent possession de ma façade. Une vie intense, amoureuse, politique, artistique anima mes vieux murs, des personnages paraît-il célèbres et importants m'honorèrent de leur présence... On me chérit et m'offrit tout ce qu'il avait de plus coûteux.

Cela ne dura qu'un temps... De nouveau on me laissa, m'abandonna puis d'autres me reprirent et me possédèrent.

Et me voici aujourd'hui bien entretenue et offerte à tous, visiteurs curieux, écoliers bruyants et apprentis écrivains !

Quel bruit, quelle tourmente, ah laissez-moi revenir au temps jadis du vieux paysan qui m'aimait et au silence de la vallée qui nous entourait.

Je voudrais tant me rendormir et rêver encore... de mon vieil amour.

*Nicole*

## À partir du sentiment de NOSTALGIE, imaginer ce que Chateaubriand quittant son domaine aurait écrit à Juliette Récamier

---

Ma chère amie,

C'est du fond de ma tristesse que je vous écris ce billet, la Vallée-aux-Loups est vendue et je la quitte. Aurais-je pu imaginer en avoir plus de chagrin que pour la fin d'un amour ?

Je me sens si seul et abandonné... les bruits se taisent, autour de moi le silence se fait, je ne vois plus que l'ombre de celui que je fus.

L'envie me quitte et je ne suis plus rien.

Pleurez avec moi, ma douce amie, si vous m'aimez encore.

Votre François René

*Nicole*

Ma chère Juliette,

Il m'était déjà arrivé par le passé de perdre la tête pour l'or de vos prunelles, mais aujourd'hui c'est la perte de l'or de ma vie qui m'étourdit. Comme vous le savez, je dois partir. Mon beau domaine de la Vallée-aux-Loups est mort aujourd'hui puisque je n'en suis plus le maître. Trouverai-je sous d'autres horizons un havre comme celui que je quitte ? Je veux le croire mais laissez-moi en douter. Jamais demeure ne fut plus muse pour son auteur. Jamais domaine ne fut autant source d'inspiration. Je lui ai donc fait mes adieux. Comme je sais que vous me comprenez. Acceptez que je vous fasse aussi les miens.

Adieu donc, mon amie.

François René

*Anna*

### Composer un texte avec des IMAGES tirées au sort et un COMMENTAIRE ajouté par son voisin

---

*Papillon vole !*

Elle était assise dans l'herbe au pied de ce pommier qu'elle aimait tant.  
Les mains ouvertes posées sur ses genoux, sa peine engourdie par la chaleur douce qui s'élevait de l'herbe et par la lumière de l'été.

Dans sa main droite, un papillon se posa, et comme elle était paisible, il s'y trouva bien et resta au creux de sa paume.

Il était si léger, il semblait si fragile et le bleu azur de ses ailes était presque imperceptible.  
Le temps passait et il restait.

Puis dans sa main gauche, elle sentit un frôlement.

Une mouche s'installa, se nettoya les pattes en faisant le tour de la petite piste.

Une mouche !... d'où venait-elle celle- là, quel culot !

Mais la mouche, sous les rayons du soleil, flamboyait en révélant son corps d'un noir diapré et le dessin de ses ailes de la plus fine dentelle.

Elle observait tour à tour le papillon, puis la mouche, aussi beaux et aussi vivants, chacun à leur façon.

Le papillon, le premier, s'envola.

Papillon vole !

Et la petite chaleur de son minuscule corps quitta sa main droite.

Mouche vole !

Et la jolie mouche déploya la broderie de ses ailes et partit au loin.

L'un et l'autre et l'autre et l'un.

Elle se leva et quitta l'arbre, le pré, la maison, son enfance.

*Anmaric*

**Samedi 18 juin 2016**  
**Chateaubriand, paysagiste**

**Une des deux cariatides s'adresse à vous...**

---

Pss... Pss... hé... toi qui passes... arrête toi un peu et regarde-nous, regarde le parc qui s'étend devant nous...

Vois sa riche verdure,

Écoute ses oiseaux,

Hume ses parfums subtils...

Regarde-nous, toi qui passes !

Nous sommes là, immobiles depuis si longtemps

Raconte-nous ce qui se passe là-bas tout au fond, derrière les grands arbres...

Après tu pourras entrer !

*Laurence*



© Laurence K.

Et toi ! Promeneur, as-tu seulement pris soin de te mettre à mes côtés afin d'y voir ce qu'il y a à voir, d'y voir ce que j'y vois ?

Sais-tu que l'Enchanteur m'accompagnait dans la contemplation de son parc ?

Ici, il revivait ses voyages. Aux lecteurs, ils ont été couchés sur le papier, à ses yeux c'est en rêvant à cette verdure qu'il les revivait.

Ma sœur et moi lui rappelons les temps antiques qu'il aurait espéré connaître et c'est à notre regard qu'il confia la surveillance de ses souvenirs.

Pour les enfants de demain, c'est-à-dire toi aujourd'hui, je suis garante du visage verdoyant que François-René vous a laissé.

Entre dans ses lignes, ne te contente pas de regarder les arbres.  
Ils sont là pour te parler, elles sont là pour te raconter.

Des temps antiques à nos jours, ce jardin exprime tous les sentiments que Chateaubriand a ressentis et c'est dans ses arbres qu'il tira l'énergie que les hommes, de son temps, s'empressaient de lui soustraire tout en détruisant le siècle qui leur était confié.

Pour ses amours, il n'aurait pu être aussi inspiré ; pour lui, il voulut émerveiller son esprit. Promène-toi dans son souvenir et imagine ce que cet écrin de verdure représente aux yeux du monde.

Oui promeneur, à chaque respiration sent ce que le « Génie » a voulu te laisser.

Donne à tes contemporains l'envie de cohabiter comme ses arbres de tous pays acceptèrent de vivre si près les uns des autres.

Souviens-toi aussi de moi, statufiée mais non sans vie...

Va promeneur, va pèlerin !

*Olivier*

Oh, femme du peuple, où sont les esclaves porteurs de vin et de miel ?

Je me révolte d'être ici, sans égard pour ma noble personne.

Tant de routes parcourues, de mers traversées, de périls vaincus, pour ne recevoir ni hommage ni offrande.

J'étais déesse en mon pays, priée, vénérée, questionnée, et me voici à contempler sans cesse cette verdure, ces mêmes arbres, ces cieux gris depuis deux cents ans et plus.

Voyageurs qui passez, je vous en prie, emmenez-moi avec vous vers des cieux toujours bleus, des oliviers, des montagnes rocailleuses, des maisons blanches et des flots clairs.

Tout me pèse et m'ennuie, ici, depuis que le maître de ces lieux s'en est allé.

Tout s'est figé pour moi.

Le temps s'est arrêté.

Et la main sur le cœur,

Je pleure,

Je t'invoque et je crie

Ô que n'es-tu resté  
Ici  
François-René ?

*Martine*

Quel beau paysage ici ! Quel beau parc ! Mais je préférais largement le climat d'Athènes, les chaudes nuits d'été et les jours sans fin où j'étais sous les flashes de milliers de touristes !...

Ici pas de hordes de visiteurs déversés par les cars au bas de l'Acropole. Juste quelques seniors et des couples enlacés qui s'arrêtent un moment devant moi et me contemplent en silence. Quel repos ! Ce serait presque trop !

D'un autre côté, la pollution de la cité grecque commençait à me peser. Être obligée de se refaire une beauté régulièrement pour éviter les noirceurs invasives ne m'amusait plus guère !... Le bruit des klaxons, les cris d'un peuple méditerranéen naturellement expansif, l'agitation perpétuelle... Tout cela devenait excessif. À mon âge n'ai-je pas mérité une paisible retraite dans une Vallée-aux-Loups où seuls paissent des moutons inoffensifs au bas du parc ?

Ah ! Je vois que vous me comprenez !  
Efkaristo poli ! Kalispera !

*Yveline*

– Tiens, ils ont coupé les grands arbres tout au fond du parc. Remarque, ceux-ci en avaient bien besoin. Et les fourrés là-bas aussi ont été rabattus. D'ailleurs, c'est bien mieux ainsi ! Qu'en penses-tu, Coranthis ?

– Oh moi, tu sais, tant qu'ils ne taillent pas les magnolias qui me font un peu d'ombre, ils peuvent couper ce qu'ils veulent !

– Taratata ! Ton indifférence est de la dernière des hypocrisies ! N'est-ce pas toi qui disais, et pas plus tard que la semaine dernière, que les grands chênes te gênaient la vue ?

– Oui, oui, c'est vrai, je me suis un peu égarée dans mes pensées. En réalité, ce que je ne voulais pas manquer, c'était le départ des oiseaux migrateurs. Mais maintenant qu'ils sont partis, les jardiniers peuvent bien œuvrer où ils veulent, cela m'indiffère.

– Je t'aurais tout de même crue plus sensible aux mouvances de notre beau parc.

– Oui, parfois, je l'admets ! Mais, vois-tu, je suis comme toi...

– Que veux-tu dire ?

– Eh bien que si moi je ne regarde pas le parc, eh bien toi tu ne tournes jamais la tête vers moi !

– C'est égal ! Mais à quoi cela me servirait-il de te regarder, tu ne changes jamais de place !

– Dieu m'en préserve !

– Et moi donc !

*Anna*

Hé toi qui me dévisages depuis de longues minutes, dis-moi : « est-ce que je te plais ? »

Tu me tournes autour, et tu m'examines, tu te rapproches puis te recules, et voilà que tu sors de ta poche cet étrange objet plat et rectangulaire auquel tout à l'heure tu parlais, et que tu diriges vers moi comme si tu voulais me mesurer...

Dans le temps des visiteurs venaient poser leur chevalet devant moi et leurs regards me caressaient doucement, ils m'admiraient, me souriaient, me trouvaient belle à coup sûr puisqu'ils passaient un temps infini sous leur grand chapeau de paille, à reproduire mes traits, mes cheveux, ma toge... Ils étaient beaux et bien mis, les femmes en robes bouillonnant de nœuds et de dentelles, un camélia accroché au corsage, les hommes en costumes sombres qui élançaient leur silhouette.

Que de fois seule, dans l'ombre à minuit demeurée j'ai souri et parfois pleuré en me souvenant de l'écho de leurs rires s'évanouissant sous la futaie.

Mais toi qui es-tu ?

Que tes vêtements sont étranges et bariolés ! Tu portes une culotte qui s'arrête aux genoux et laisse voir tes mollets et tes pieds nus enfilés dans des chausses qui claquent à chaque pas, comment fais-tu pour marcher avec ? Tes cheveux sont attachés sur le sommet de ta tête et tes yeux cachés par des bésicles foncées, je ne saurais dire si tu es une jeune femme ou un jeune homme...

Mais dis-moi : « est-ce que je te plais ? »

*Nicole*

**Sur une PHOTOGRAPHIE DU CATALPA, chaque participant inscrit tour à tour un mot sur le thème du jardinage et passe la feuille à son voisin. À partir des mots inscrits sur la feuille qu'il reçoit au bout d'un tour, chacun compose un texte avec la consigne supplémentaire suivante : intégrer le verbe **marcotter** conjugué au subjonctif (présent ou passé).**

---

Et voilà !

La consigne vient de tomber !

Nous rigolons tous, et c'est tant mieux car nous sommes là pour passer un bon moment, et écrire aussi !!

Écrire sur un catalpa photocopié, pour le recouvrir de **fumier**, de **ramures**, et autres mots ou expressions du jardin....

Puis chacun doit admirer et **récolter** ces fruits étranges parfois inattendus et produire une sorte de nouvelle plante, sans **labourage** ni **pâturage** (même si ce sont les deux mamelles de la France !).

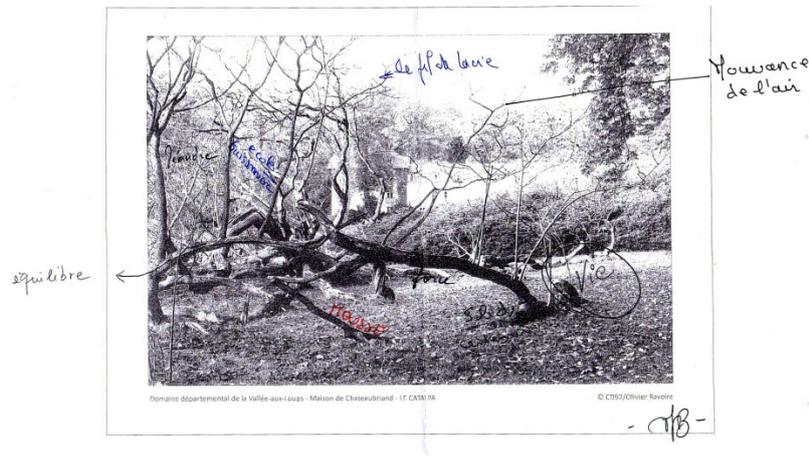
Pour cela il faut que chacun **marcotte** un peu avec sa plume et son verbe afin que les mots plantés sur la photo repoussent en forme de poème ou de prose sur nos cahiers.

Alors nous pourrons à nouveau voir le ciel...

*Laurence*

**Dénudé** et plein d'**espoir**, je **rampe** vers l'**avenir** comme l'enfant quittant la **maternité** et allant à la **pouponnière**. Aujourd'hui, j'ai la **grâce d'un mannequin** sur cette terre où **la vie est sèche** et il faudrait bien que les jardiniers me **marcottassent** pour **pousser toujours et encore vers le ciel**.

Olivier



Il faudrait que nous **marcottassions** ce **solide centenaire**, plein de **force** et de **vie** pour qu'il perdure encore des années et des siècles, déroulant pour nous **le fil de la vie**.

La **mousse** de ses branches les plus basses, les **méandres** des plus hautes, ployées par la **mouvance de l'air**, sont un tel exemple d'**équilibre** que, loin de faire l'**école buissonnière** dans les allées du parc, je m'assois à ses côtés et je relis sagement mon *De Agricultura* de Caton l'ancien.

Martine

**Douce ondulation** des branches et de la terre !

Je mets mes **bottes en caoutchouc** et je m'en vais jardiner. Le proverbe ne dit-il pas : « **En mai, fais ce qu'il te plaît** » ?

« Il faut que tu **marcottes** ce catalpa d'Amérique ! » me crie ma femme depuis le balcon du premier.

– « Ne t'inquiète pas ! Je connais mon affaire », lui rétorqué-je, un peu agacé qu'elle doute de mes capacités de jardinier.

Et me voilà, coupant, taillant, faisant mille **boutures** depuis les **racines**, créant des coudes et des enchevêtrements poétiques. Quand j'en arrive à son cinquantième **coude crispé**, j'éprouve quelques remords : j'ai peur de lui avoir fait mal...

Mais à ce moment, le catalpa s'adresse à moi et dit :

« Merci ! Là je suis vraiment **enté** ! Et tout le monde va m'**admirer** et s'esclaffer : "Qu'il est beau !" »

Alors ne t'inquiète pas et retourne auprès de ta femme pour faire reconnaître ton œuvre... Que dis-je ton œuvre ?

Non ! Ton chef d'œuvre ! »...

Yveline

Faut-il que les racines fussent une **force de vie** que **mes fils marcottassent** avec ardeur. Et voilà que la terre porte en elle **les racines de la vie**. Elles peuvent **se multiplier**, **s'entremêler**, jamais elles ne sont soustraites à la **robustesse nourricière** qui les anima. Et **pour la vie** elles **rampent**, légères et **graciles**.

*Anna*

« **L'arbre constitue le lien entre les mondes souterrain et céleste** », dit Rabindranath Tagore. **À votre tour, FAITES SE RENCONTRER LE MONDE SOUTERRAIN ET LE MONDE CÉLESTE. Vous indiquerez dix mots au moins suggérés pour relier ces deux mondes. Puis vous écrirez un texte commençant l'un par le monde souterrain en ordre croissant puis par le monde céleste en ordre décroissant, l'autre commençant par le monde céleste en ordre croissant et le reliant au monde souterrain en prenant les mots dans l'ordre décroissant.**

---

L'arbre enraciné dans **les Enfers** est peuplé de **Djinn**s qui n'ont rien de diabolique !...

**Le Tartare** et **l'Éden** communiquent dans une langue mystérieuse qui semble très ancienne.

Les grands condamnés à perpétuité – Ixion, Tantale, Sisyphe... – apostrophent sans cesse les dieux qui vivent dans une ataraxie bienheureuse sur le **Mont Olympe**.

Et **Hadès**, l'invisible, s'associe à leur plainte.

Il a beau se rassurer en disant :

« Chez nous aussi, il y a un **paradis**, les **Champs Élysées**, où les âmes, bienheureuses, vivent sans souci, dans l'attente de la métempsycose ! Et puis quand **l'atmosphère** est trop lourde, **Cerbère** est conciliant et laisse parfois sortir des êtres des **entrailles** de la Terre !... N'est-ce pas, Orphée ? Si tu n'avais pas été si bête !... »

Près de l'arbre, le poète, héritier d'Orphée, exhale toujours sa plainte. Il s'inspire de ce végétal mi **ange** mi démon qui s'élançait régénéré du plus profond du monde des morts vers celui **éthéré** des vivants.

L'arbre devient sa muse, son **étoile** qui le mènera au **firmament**, et il rêve de devenir dieu parmi les dieux au panthéon céleste.

*Yveline*

C'est un jardin d'**Éden**, bien loin des **enfers**, un petit coin de **paradis**, derrière les **Champs Élysées**.

Il y règne une douce **atmosphère** à l'abri des **entrailles** de la ville.

On dirait que des **anges** viennent s'y promener, qu'**Orphée** y cherche son Eurydice.

Pas de **cerbère** aux grilles et la nuit il reste ouvert.

Des **taupes** y creusent leurs **catacombes** sous les **étoiles** accrochées au **firmament**.

Le matin en sortant du **métro**, je le traverse m'imprégnant de l'**éther** parfumé exhalé des arbres dont les branches fleuries s'élancent vers les **nues** et les racines tenaces plongent vers les **égouts**.

*Nicole*

**Adresser à Joséphine de Beauharnais une LETTRE DE REMERCIEMENT POUR LE MAGNOLIA qu'elle offrit à Chateaubriand, en remplaçant dans le texte les vers de la chanson de Claude François *Magnolia* dans lesquels le mot « magnolia » apparaît**

---

Malmaison, ses jardins, ses bassins, Joséphine...

Tu aimais dîner dehors sur des napperons blancs **dans un grand champ de magnolias**.

Un duc d'Enghien qui meurt, un sacre et c'est la rupture...

**Les magnolias sont toujours là**, près de sa maison, mais **pauvres violettes ou magnolias**, qui sait à qui l'on doit ce fleurissement saisonnier.

Comment te remercier, dame Incroyable, ou devrais-je dire Meveilleuse, d'avoir, par cette obole, permis à Monsieur de Chateaubriand de fleurir son jardin avec la même essence qui en son temps avait ravi l'un de ses plus grands adversaires politiques et néanmoins fervent admirateur.

Il faudrait aujourd'hui planter **des magnolias par centaines** pour faire reflorir ce champ de bataille qui mit fin à l'un et permit à l'autre de devenir encore et encore.

Merci à toi de nous permettre aujourd'hui de voir **des magnolias comme autrefois** en la Vallée et **quand on me parle de magnolias** c'est à Rose que je pense.

*Olivier*

Note de l'auteur :

Comme nous étions le 18 juin, lorsque je parle du champ de bataille je fais référence à Waterloo et lorsque je dis penser à Rose c'est en faisant référence à l'un des vrais prénoms de Joséphine (Marie-Josèphe-Rose de Tascher de la Pagerie) et aux roses très présentes à la Malmaison ; en évoquant La Malmaison au début du texte, je me suis souvenu de la chanson de Serge Lama dans sa comédie musicale sur Napoléon.

Madame,

De la Malmaison à la Vallée aux Loups, **les magnolias sont toujours là, des magnolias comme autrefois**, tel celui que vous offrîtes à M. de Chateaubriand en son temps.

**Quand on parle de magnolias**, je pense à vous, chère Dame, et tiens à vous remercier vivement de ce cadeau.

Grâce à vous, je peux admirer **des magnolias par centaines, dans un grand champ de magnolias**. Par cette bouture, ce partage d'essence, vous restez en nos cœurs, gente princesse de Beauharnais.

**Pauvres violettes ou magnolias**, les fleurs bercent nos âmes, parfument nos souvenirs, enchantent nos pensées.

Chacune a sa place en ce bas-monde, chacune a sa robe et son parfum ; modeste ou flamboyante, unique et démultipliée, la fleur est pour moi la couleur changeante de la vie.

*Martine*

Chère amie,

**Quand on me parle de magnolias**

Je pense à toi.

À ce beau magnolia à fleurs pourpres  
Que tu offris un jour à Chateaubriand  
Et qui l'enchantait.

Quand je vois **dans un grand champ de magnolias**

**Des magnolias par centaines**

**Des magnolias comme autrefois**

Je pense à toi

À ta fierté d'en avoir seule possédé un  
À ta solitude loin de chez toi  
Sans doute cet arbre te rappelait-il  
Ta jeunesse insouciante et ton enfance ?

Tu sais, **les magnolias sont toujours là**

Mais je suis auprès d'eux

Pour les tailler, les marcotter

La nostalgie du passé m'envahit

Tout a changé maintenant

**Pauvres violettes ou magnolias**

Tout a changé vraiment

Mais je pense toujours à toi.

Merci Joséphine !

Une admiratrice à la main verte

*Yveline*

Madame,

J'ai dans le cœur mille remerciements à vous adresser, car, **quand on me parle de magnolias**, désormais je pense à vous.

Vous savez combien, Madame, ces **magnolias comme autrefois**, manquaient au décor de ce parc. On peut voir désormais **des magnolias par centaines** s'épanouir **dans un grand champ de magnolias**. C'est à vous, Madame, que nous le devons.

Recevez, Madame, toute ma gratitude pour ces humbles fleurs, **pauvres violettes ou magnolias** dont vous nous fîtes cadeau.

Désormais les siècles passent, mais **les magnolias sont toujours là**.

Votre éternelle amie - Anna.

*Anna*

Tu sais Joséphine, **quand tu me parles de magnolias**, c'est celui que tu m'as donné, que tout de suite je vois, avec ses lourdes fleurs pourpres, j'en imagine **des magnolias par centaines, des magnolias comme autrefois**, quand dans mes rêves les plus fous, je me promenais avec toi **dans un grand champ de magnolias**, tenant ta main dans la mienne alors que de l'autre tu retenais ta capeline où fanaient de **pauvres violettes ou des magnolias** que j'avais cueillis pour toi.

Merci chère Joséphine de cet hommage à notre amour des arbres en fleur et des musiques nouvelles qui parlent d'amour et d'hirondelles...

Car même si toutes les fleurs sont belles ce sont les magnolias que je préfère surtout les pourpres et tu vois, **les magnolias seront toujours là...**

*Nicole*

**Une PHOTOGRAPHIE DE CACTUS. Compléter la phrase « moi, [prénom], je te donne ces cactus et... ». On tire ensuite une feuille complétée au sort et écrit ce que l'on ressent devant ce cadeau.**

---

**Moi, Anne, je te donne ces cactus et malgré tout de la bonne humeur.**

Que le soleil brille en ton cœur. Je sais que tu apprécieras ce présent qui parle de chaleur.

En effet, je vois le désert, je sens la chaleur ; le serpent glisse dans le sable, y laissant son empreinte ondulante.

Le mexicain, au loin, pince les cordes de sa guitare, doucement, pour ne pas troubler la sieste des mules aux grandes oreilles.

Son poncho coloré le protège des mouches assoiffées et son sombrero dessine un moucharabié maure sur son visage.

Me voici partie au pays des harems, des eunuques, des sultans... Les méharis trottent l'amble sur la piste poussiéreuse. Leurs selles de cuir coloré jettent des taches de couleurs sous les burnous blancs. Des pompons dansent aux harnais.

Soudain les « youyous » s'élèvent, la fête bat son plein et quelque étalon fougueux jaillit hors de son enclos, semblant danser dans l'air qui ondule.

L'oasis est toute proche, le thé à la menthe servi sur des plateaux de cuivre, la fontaine chante sa fraîcheur à mon oreille.

Merci, Anne, pour ces doux rêves que tu m'apportes et les paysages variés où tu m'as entraînée.

*Martine*

Eh bien, quel merveilleux cadeau de fin d'année ! Je ne pensais pas inspirer autant d'antipathie. C'est la plante idéale pour les caractères piquants et les esprits sauvages. Est-il déjà à l'âge adulte ? Sans doute. Du moins, je l'espère. Je ne veux pas le voir croître. Ramassé, tassé ainsi au fond de son pot, il évoque à ma mémoire les déserts calcinés, les paysages brûlés et les destinations désertées par les peuplades en mal d'exode. Il est de celles que l'on ne veut pas revoir. Là, juste derrière ces grands vases en terre, dans le coin du salon, il sera très bien.

*Anna*

## BILAN

**Samedi 18 juin 2016**

**Chacun des participants donne un mot caractérisant l'état dans lequel il se trouve à l'issue de l'atelier**

Enchantement	Liberté	Plaisir
Joie/bonheur		Épanouie, apaisée
Détente	Jubilation	Parenthèse conviviale
Plénitude	Bucolique	Découverte
Bien-être	Évasion	Ludique
Fantaisie	Attentionné	Page blanche

**Merci Anne et Brigitte !**

Admiration

## MERCI à :

Anne

Brigitte

Tous les participants aux ateliers qui ont autorisé la reproduction de leurs textes dans le présent recueil :

Anmaric

Anna

Claude

Delphine

Gilles Davary

Laurence

Marie-Claude

Martine

Max

Nicole

Olivier

Yveline

et tous les autres participants aux ateliers :

Aline, Andrée, Anne, Anne-Cécile, Anne-Marie, Bernard, Catherine, Cécile, Christine, Claire, Didier, Françoise, Goly, Janine, Liliane, Michèle, Philippe, Pierre, Sandrine



Conseil départemental des Hauts-de-Seine – Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand

Septembre 2016

Reproduction interdite © tous droits réservés

Ce recueil est consultable en version numérique sur le site Internet du Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand, rubrique « Édition(s) », icône « Ateliers d'écriture et de slam » (<http://maison-de-chateaubriand.hauts-de-seine.fr/web/chateaubriand/recueil-ateliers-d-ecriture>)